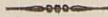


DIXIÈME PARTIE

— AVEUX DE L'AUTEUR —



Un Français spirituel, — ces mots auraient, il y a quelques années, formé un pléonasme ; — un spirituel Français me nomma un jour un romantique défroqué. J'ai un faible pour tout ce qui est esprit, et quelque malicieuse qu'ait été cette dénomination, elle m'a beaucoup amusé. Elle est juste. Malgré mes campagnes exterminatrices contre le romantisme, je restai moi-même toujours un poète romantique, et je l'étais à un plus haut degré que je ne m'en doutais moi-même. Après avoir porté à l'engouement pour la poésie romantique en Allemagne les coups les plus mortels, un désir rétrospectif s'empara de mon âme et je me pris à soupirer de nouveau après la mystérieuse fleur bleue dans le pays des rêves du romantisme ; je saisis alors la

vieille lyre enchantée, et dans un poëme tragi-comique je m'abandonnai à toutes les merveilleuses exagérations, à toute l'ivresse du clair de lune, à toute la magie bouffonne de cette folle muse que j'avais tant aimée autrefois. Je sais que ce fut là le dernier chant du véritable vieux romantisme et que je suis son dernier poëte. L'ancienne école lyrique allemande a pris fin avec moi, tandis que j'inaugurai en même temps la nouvelle école, la poésie lyrique moderne de l'Allemagne. Cette double mission de destructeur initiateur m'est attribuée par les historiens de notre littérature. Il ne me sied pas de parler là-dessus avec développement, mais je puis du moins dire à bon droit que j'ai joué un rôle important dans l'histoire du romantisme allemand, et c'est pour cette raison que mon livre *de l'Allemagne*, où j'ai voulu présenter aussi complètement que possible l'histoire de l'école romantique d'outre-Rhin, ne devrait pas manquer de renseignements sur l'auteur lui-même.

J'ai donné dans ce livre une suite de monographies sur les principaux poëtes romantiques de mon pays, et j'aurais dû y ajouter mon propre portrait. En ne le faisant pas, j'y ai laissé une lacune à laquelle je ne saurais remédier aisément. Me *peindre* moi-même serait un travail non-seulement scabreux, mais impossible. Je serais un fat si j'étais amplement le bien que je pourrais dire de moi, et je serais un grand sot si j'exposais aux yeux de tout le monde les défauts que je me connais peut-être aussi parfaitement, puis, avec la meilleure

volonté d'être sincère, personne ne peut dire la vérité sur son propre compte. Jusqu'à présent nul n'y a réussi, ni saint Augustin, le pieux évêque d'Hippone, ni le Genevois Jean-Jacques Rousseau; surtout ce dernier qui, tout en s'appelant l'homme de la vérité et de la nature, n'était au fond pas moins mensonger et dénaturé que les autres. Il est trop fier pour s'attribuer faussement de bonnes qualités ou de belles actions; il invente plutôt les choses les plus affreuses pour sa propre diffamation. Est-ce qu'il se calomnie peut-être lui-même pour pouvoir, avec une plus grande apparence de véracité, calomnier à leur tour ses amis, par exemple mon pauvre compatriote Grimm? ou fait-il des aveux controuvés pour cacher de véritables fautes? car, comme tout le monde sait, les histoires scandaleuses qui ont cours sur notre compte ne nous sont pénibles que dans le cas où elles reposent sur la vérité, tandis que notre cœur en est moins douloureusement affecté, si elles ne sont que de vaines inventions. Par exemple je suis bien convaincu que Jean-Jacques n'a pas volé ce ruban qui fit perdre à une femme de chambre injustement accusée son honneur et sa place; il n'avait d'ailleurs pas le talent de voler, il était pour cela bien trop timide et trop gauche, trop lourdaud, lui, le futur ours de l'ermitage d'Ermenonville. Il s'est peut-être rendu coupable d'un autre délit, mais certes il ne commit pas de vol. Il n'a pas non plus envoyé ses enfants à l'hospice des enfants trouvés, il n'y a envoyé que les enfants de mademoiselle

Thérèse Levasseur. Déjà il y a trente ans, à Berlin, un des plus grands psychologues allemands appela mon attention sur un passage des *Confessions*, d'où il résultait clairement que Rousseau ne pouvait être le père de ces enfants; ce misanthrope grognard aimait mieux, par vanité, paraître un père barbare que d'être soupçonné d'avoir été incapable de toute paternité. Mais lui qui, dans sa propre personne, calomniait la nature humaine, restait cependant fidèle à cette nature sous le rapport de notre faiblesse héréditaire qui consiste en ce que nous voulons toujours paraître aux yeux du monde autres que nous ne sommes en réalité. Le portrait qu'il a fait de lui-même est un mensonge, exécuté d'une manière admirable, mais un brillant mensonge. En fait de sincérité, Rousseau est bien inférieur à ce roi nègre, souverain absolu des Ashantees, dont j'ai appris dernièrement bien des choses divertissantes par une relation de voyage de M. Bowditch. Dans une des paroles ingénues de ce prince africain se résume d'une manière si plaisante la faiblesse humaine dont je viens de parler, que je suis tenté de citer ce mot naïf selon la relation du major Bowditch. Lorsque cet officier fut envoyé par le gouverneur anglais du cap de Bonne-Espérance, en qualité de ministre résident auprès du roi des Ashantees, le monarque le plus puissant de l'Afrique méridionale, il voulut gagner la faveur des courtisans noirs du roi et des dames d'atour de la reine, dont plusieurs, malgré leur teint d'ébène, étaient d'une beauté extraordinaire. Pour les

amuser, le major fit leurs portraits, et le roi, qui admira la ressemblance frappante, demanda à être peint à son tour. Il avait déjà consacré au peintre plusieurs séances pendant lesquelles il s'était souvent levé pour regarder les progrès du tablean, lorsque M. Bowditch crut remarquer dans la figure du roi une certaine inquiétude et l'embarras grimaçant d'un homme qui désire quelque chose, mais qui ne saurait trouver les mots pour faire deviner sa pensée. — Le peintre insistant auprès de sa majesté pour qu'elle daignât lui faire connaître son auguste désir, le pauvre roi nègre mit fin à ses hésitations, et lui demanda s'il n'y avait pas moyen de le peindre en blanc.

C'est cela. Le roi nègre veut être peint en blanc. Mais ne riez pas du pauvre Africain, — tout homme est un roi nègre, et chacun de nous voudrait paraître devant le public sous une autre couleur que celle dont la fatalité l'a barbouillé. Je sais cela, Dieu merci! et je me garderai bien de compléter dans ce livre la collection de portraits d'auteurs romantiques en y ajoutant le mien. Mais j'aurai soin de combler en quelque sorte cette lacune par les pages suivantes, où je ne manquerai pas d'occasions de faire ressortir ma propre personne avec une franchise nonchalante que la prudence n'approuverait guère. C'est que je me suis imposé la tâche d'écrire aujourd'hui la formation de ce livre de l'*Allemagne*, ainsi que les variations philosophiques et religieuses qui sont survenues depuis sa publication dans la pensée de l'auteur.

N'ayez pas peur, je ne me peindrai pas trop en blanc, et je ne noircirai pas trop mes prochains. J'indiquerai toujours sincèrement ma couleur, afin qu'on sache jusqu'à quel point on peut se fier à mon jugement quand je parle de personnes d'une couleur différente.

J'ai donné à mon livre le même titre sous lequel madame de Staël a fait paraître son célèbre ouvrage traitant le même sujet, et je l'ai fait dans une intention polémique. Que j'aie été guidé par une intention pareille, c'est ce que je ne nie aucunement; mais en déclarant d'avance avoir donné un écrit de parti, je rends peut-être un meilleur service à l'ami de la vérité, que si je feignais une certaine impartialité tiède, qui est toujours un mensonge, et qui est plus nuisible à l'auteur attaqué que ne saurait l'être l'inimitié la plus prononcée. Comme madame de Staël est un écrivain de génie, qui a même émis un jour l'opinion que le génie n'avait pas de sexe, je puis aussi à son égard me dispenser de ces ménagements galants dont nous usons ordinairement vis-à-vis des dames auteurs, et qui ne sont au fond qu'un certificat compatissant de leur faiblesse.

Est-elle vraie, l'anecdote banale qu'on raconte à propos de ce mot de madame de Staël que je viens de mentionner et que j'appris déjà dans mon enfance, parmi d'autres bons mots de l'Empire? D'après ce qu'on dit, madame de Staël se serait un jour rendue à l'habitation de Napoléon Bonaparte pour lui faire visite, du temps qu'il fut encore premier consul. Mais quoique

l'huissier de service l'eût assurée ne pouvoir introduire personne, d'après un ordre exprès reçu à ce sujet, madame de Staël aurait insisté, d'une manière inébranlable, pour être annoncée immédiatement au glorieux maître de la maison. Ce dernier ayant fait exprimer ses regrets d'être hors d'état de recevoir l'honorable dame, attendu qu'il se trouvait justement dans le bain, madame de Staël lui aurait fait dire cette fameuse réponse : « Ce n'est pas là un obstacle, car le génie n'a pas de sexe. »

Je ne garantis pas la vérité de cette histoire; ne fût-elle même pas vraie, elle serait du moins bien inventée. Elle peint l'importunité avec laquelle l'ardent auteur de *Corinne* poursuivait l'empereur. Il n'était nulle part à l'abri de son adulation. Madame de Staël s'était mis dans la tête que le plus grand homme de son siècle devait nécessairement former une alliance plus ou moins idéale avec la plus grande femme contemporaine; mais lorsqu'un jour elle demanda à Napoléon « quelle femme il regardait comme la plus grande de son temps? » celui-ci répondit : « Celle qui a mis au monde le plus grand nombre d'enfants. » Ce n'était pas une réponse galante; et il faut reconnaître que l'empereur ne prodiguait pas aux femmes ces prévenances et ces attentions délicates qui plaisent tant aux Françaises. Mais aussi celles-ci ne s'attireront jamais des propos désagréables par un manque de tact ou par une maladresse quelconque, comme l'avait fait la célèbre Genevoise, qui prouva à cette occasion qu'en dépit de sa vivacité

physique elle possédait encore une certaine gaucherie ou raideur qui était bien de son pays et de son culte.

Quand la belle dame s'aperçut qu'avec ses importunités elle en était pour ses frais, elle fit ce que font les femmes en pareil cas : elle se jeta corps et âme dans l'opposition, déclama contre l'empereur, contre sa domination brutale et peu galante, et pérorait tant et si haut que la police finit par lui envoyer ses passe-ports. Elle se réfugia alors chez nous en Allemagne, où elle se mit à rassembler des matériaux pour ce livre fameux qui devait célébrer le spiritualisme allemand comme l'idéal de toute magnificence, par opposition au matérialisme français, qui se résumait dans le chef de l'Empire. Chez nous, en Allemagne, elle fit d'abord une grande trouvaille : elle rencontra un savant du nom d'Auguste-Guillaume Schlegel. C'était là le génie sans sexe. Celui-ci devint son fidèle cicérone, et il l'accompagna, pendant son voyage, dans toutes les mansardes de la littérature allemande. Elle s'était affublée d'un énorme turban, et cette coiffure devait l'annoncer comme la sultane de la pensée. Elle passa nos savants pour ainsi dire en revue, parodiant ainsi le grand sultan de la matière ; et comme celui-ci abordait les gens avec ces questions brèves et soudaines : « quel âge avez-vous ? êtes-vous marié ? combien d'enfants avez-vous ? combien d'années de service ? etc. », de même madame de Staël demandait brusquement à nos savants : « quel âge avez-vous ? êtes-vous kantien ou fichtéen ? qu'est-ce que vous pensez des monades de

Leibnitz?» et autres choses pareilles, sans même attendre les réponses, tandis que son fidèle mameluk, son Rustan, Auguste Guillaume Schlegel, les notait à la hâte dans ses tablettes. De même que Napoléon avait désigné comme la plus grande des femmes celle qui avait mis au monde le plus d'enfants, de même madame de Staël désignait comme le plus grand des hommes celui qui avait écrit le plus de livres. On ne se fait pas une idée du vacarme que cette illustre touriste excita chez nous en Allemagne; les écrits d'alors et même quelques-uns qui n'ont paru que dans ces derniers temps, comme les mémoires de Caroline Pichler, les lettres de Rahel de Varnhagen, de Schiller, d'Eckermann et de Bettina Arnim, dépeignent d'une façon plaisante l'embarras que nous donna la sultane de la pensée, à une époque où le sultan de la matière nous causait déjà assez de tribulations. Ce bas-bleu était un fléau pire que ceux de la guerre. Elle poursuivait nos savants jusque dans le sanctuaire de leur méditation, et plus d'un qui aurait tenu tête à Napoléon, prit la fuite devant la terrible voyageuse. Il y avait des hommes de lettres, qui lui plurent particulièrement, tant par le tour de leur esprit que par la coupe de leur nez ou la couleur de leurs yeux, et à ceux-ci elle exprimait son haut contentement, tandis que le mameluk Auguste-Guillaume Schlegel inscrivit leurs noms dans la liste des élus qui seraient décorés de quelque citation louangeuse, pour ainsi dire d'une croix d'honneur littéraire dans le livre *de l'Allemagne*. Dans

ce livre, qui fait toujours sur moi une impression aussi comique que fâcheuse, je vois la femme passionnée s'agiter avec toute sa fougue impétueuse, je vois cette tempête en jupons tourbillonner à travers notre tranquille Allemagne, en s'écriant partout avec ravissement : ô, quelle douce paix je respire ici ! — Elle s'était échauffée en France, et elle vint chez nous pour se rafraîchir. Le chaste souffle de nos poètes fit tant de bien à son cœur bouillant et embrasé ! Elle regardait nos philosophes comme autant de sortes de glaces, elle humait Kant en sorbet à la vanille, et Fichte en pistache ! — Oh, quelle charmante fraîcheur règne dans vos bois ! — s'écriait-elle constamment ; — quelle ravissante odeur de violettes ! comme les serins gazouillent paisiblement dans leurs petits nids allemands ! Vous êtes un bon et vertueux peuple, et vous n'avez pas encore d'idée de la corruption de mœurs qui règne chez nous en France, dans la rue du Bac !

Madame de Staël ne voyait au delà du Rhin que ce qu'elle voulait voir : un nébuleux pays d'esprits, où des hommes sans corps et tout vertu se promènent sur des champs de neige, ne s'entretenant que de morale et de métaphysique ! Elle ne voyait chez nous que ce qu'elle désirait voir, et elle n'entendait que ce qu'elle désirait entendre, pour le raconter à son retour ; — et avec cela elle n'entendait que peu de chose, et jamais le vrai, d'abord parce qu'elle parlait sans cesse elle-même, et ensuite parce que ses questions et ses transitions brusques trou-

blaient et étourdissaient nos modestes savants, quand elle discutait avec eux. — «Qu'est ce que l'esprit?» demanda-t-elle au timide professeur Bouterweck à Goettingue, en posant sa jambe charnue sur les cuisses minces et tremblantes du pauvre professeur. «Ah! écrivit-elle alors: que ce Bouterweck est intéressant! Avec quelle modestie cet homme baisse les yeux! Cela ne m'est jamais arrivé avec mes interlocuteurs à Paris, dans la rue du Bac!» — C'est Schiller qui plus que tout autre eut à souffrir par les conversations dont l'honorait madame de Staël. Lui qui était si nerveux, il ne pouvait supporter la vue agaçante de cette petite tige ou de ce cornet de papier que Corinne roulait continuellement entre ses doigts; quand il parlait avec elle, le pauvre homme en eut quelquefois le vertige; il regardait alors d'un air effaré la belle main de son interlocutrice, dont la vanité féminine se méprit sur le trouble du poète. Aussi était-elle enchantée de Schiller, dont elle sut apprécier le cœur chaleureux, tandis que la froideur de Goëthe lui déplut. De la même manière, tous les jugements que portait sur nous madame de Staël, avaient leur source dans ses impressions personnelles, quand ils n'étaient pas dictés par un parti pris, par l'esprit d'opposition. Comme je l'ai dit, elle ne voyait en Allemagne que ce qu'il lui convenait de voir dans un but polémique. Partout elle y voit du spiritualisme et encore du spiritualisme, elle vante notre honnêteté, notre probité, notre moralité, notre culture d'esprit et de cœur — elle ne voit pas nos mai-

sons de correction, nos bouges de prostitution, nos casernes, etc. — En lisant son livre, on croirait que chaque Allemand mérite le prix Monthyon — et tout cela dans la seule intention de vexer l'empereur, dont nous étions à cette époque les ennemis.

La haine contre l'empereur est l'âme de ce livre *de l'Allemagne*, et quoique Napoléon n'y soit nulle part nommé expressément, on voit pourtant qu'à chaque ligne qu'elle écrit, madame de Staël jette un regard furtif vers les Tuileries. Je ne doute pas que ce livre n'ait contrarié l'empereur bien plus fortement que n'aurait pu le faire l'attaque la plus directe ; car rien ne nous blesse autant que ces petites piqûres d'épingle de la main d'une femme qui a assez étudié l'anatomie de l'homme pour connaître nos endroits vulnérables.

Oh les femmes ! Nous devons leur pardonner beaucoup, car elles ont beaucoup aimé. Leur haine n'est au fond qu'un amour qui a tourné casaque. Parfois aussi elles cherchent à nous faire du mal, parce qu'elles croient par-là faire du bien à un autre. Quand elles écrivent, elles ont toujours un œil dirigé sur le papier, et l'autre sur un homme quelconque ; et ceci s'applique à toutes les femmes auteurs, à l'exception de la comtesse Hahn-Hahn, qui n'a qu'un seul œil. Nous autres hommes auteurs, nous avons également nos prédilections, nos sympathies préconçues, et nous écrivons pour ou contre une cause, pour ou contre une idée, pour ou contre un parti ; mais les femmes écrivent toujours pour ou contre un

seul homme, ou, pour mieux dire, à cause d'un seul homme. Ce qui les caractérise, c'est un certain cancan, qu'elles transportent aussi dans la littérature, et qui m'est plus insupportable que les plus grossières calomnies des écrivains de mon sexe. Nous autres hommes, nous mentionnons quelquefois, et nos mensonges sont peu délicats. Les femmes, comme toutes les natures passives, savent rarement inventer ; mais elles ont le talent de défigurer les faits existants d'une manière si perfide, que ces falsifications raffinées sont plus nuisibles que les inventions grossières des hommes. Je crois que feu mon ami Balzac avait véritablement raison, quand il me dit un jour d'un ton très-affligé : La femme est un être dangereux.

Oui, les femmes sont dangereuses ; je dois pourtant ajouter que les jolies femmes ne sont pas aussi dangereuses que celles dont les qualités reposent plutôt dans leur esprit que dans leur physique. Car ces dernières sont moins indolentes, elles vont au-devant de l'amour-propre masculin, et s'attachent un plus grand nombre de courtisans par la glu de la flatterie. Je suis loin de vouloir donner à entendre par là que madame de Staël ait été laide, — nulle femme n'est laide ; — mais je suis en droit d'avancer que, si la belle Hélène de Sparte avait eu sa mine, toute la fameuse guerre de Troie n'aurait pas éclaté, la fière cité de Priam ne serait pas devenue la proie des flammes, et Homère n'aurait jamais chanté la colère d'Achille, fils de Pélée et de Thétis aux pieds d'argent.

Madame de Staël, comme je l'ai dit tout à l'heure, s'était déclarée contre l'empereur, et elle lui faisait la guerre. Mais elle ne se bornait pas à écrire des livres contre lui, elle cherchait encore à le combattre autrement que par les armes littéraires : elle fut pendant quelque temps l'âme de toutes ces intrigues oligarchiques et jésuitiques, qui précédèrent la collision des rois et roitelets d'Europe contre Napoléon. Comme une vraie sorcière elle était accroupie près de la fatale chaudière, dans laquelle tous les empoisonneurs diplomatiques, surtout ses amis Talleyrand, Metternich, Pozzo di Borgo, Castlereagh, etc., cuisaient les maléfices qui devaient faire périr l'empereur. La malheureuse femme, aveuglée par une haine personnelle, mettait sa plus grande activité à remuer dans cette fatale chaudière, où ne bouillonnait pas seulement la ruine de l'empereur, mais aussi celle du monde entier, le malheur de tout le genre humain. Quand l'empereur succomba, madame de Staël entra triomphante dans Paris, avec son livre *de l'Allemagne*, et accompagnée de quelques cent mille Allemands, qu'elle amenait pour ainsi dire comme une vivante illustration de son livre. Cette illustration vivante, mangeante, buvante, jurante et fumante, avec toutes ses odeurs exotiques, devait naturellement rehausser beaucoup l'authenticité de l'ouvrage, car le public français pouvait à présent se convaincre par ses propres yeux de la fidélité parfaite avec laquelle l'auteur nous avait dépeints, nous autres Allemands, nous et nos vertus

germaniques. Quel précieux frontispice ne fut pas ce vieux Blücher, ce pilier des tripots, qui avait toujours les cartes à la main et la pipe à la bouche, et dont la verve ordurière se plaisait à parodier les paroles sublimes des harangues napoléoniennes ! Dans un de ses ordres du jour, cet animal se fit fort, pour le cas où l'empereur tomberait vivant entre ses mains, de lui faire donner le fouet ou des coups de bâton. — *Aushauen lassen* est le mot dont il se servit, et pour l'honneur de mon pays, je dois présumer que notre père Blücher était ivre lorsqu'il publia cet infâme ordre du jour.

Au nombre des figures curieuses qui formèrent l'illustration du livre *de l'Allemagne*, se trouvait également, comme il va sans dire, le savantissime Auguste Guillaume de Schlegel, ce chevalier pédant, qui se posait lui aussi en pourfendeur de géants, et qui voulait infliger la fêrule à Molière et à Racine. Madame de Staël le prônait comme un prototype de force héroïque et de naïveté allemande. Il y avait encore son ami Zacharie Werner, ce modèle de propreté slavo-prussienne, que poursuivirent en riant les beautés décolletées du Palais-Royal. Paris se réjouissait alors aussi de l'arrivée de Joseph Goerres, de Maurice Arndt et de l'ignoble Jahn, les plus fameux gallophobes d'alors, espèce de bouledogues toute particulière, à laquelle le défunt Boerne avait donné le nom de mangeurs de Français, dans son livre intitulé *Menzel der Franzosenfresser*. M. Menzel, pauvre chien oublié depuis, était le plus vorace de ces man-

geurs de Français, et à l'époque de ses dénonciations contre la jeune Allemagne, il croquait tous les jours au moins une demi-douzaine de Français et finissait ce repas en mangeant un juif pour se faire la bonne bouche. Il y a longtemps qu'il n'aboie plus; édenté et pelé, il se traîne maintenant dans le coin obscur de quelque boutique de libraire à Stuttgart. Parmi les Allemands qui arrivèrent alors à Paris, se trouvait aussi Frédéric Schlegel, avec sa bien-aimée Dorothee, fille du célèbre Moïse Mendelsohn, cette Hélène de la laideur, que le gros Paris tudesque venait d'enlever au pauvre docteur Veit; ce mari trompé se montrait plus indulgent que le roi Ménélas, dont Homère ne nous rapporte pas qu'il ait payé une pension viagère à son épouse échappée. Je ne dois pas passer sous silence une autre illustration de ce genre, un ami et disciple de Frédéric Schlegel, qui vint à Paris à la même époque, et qui y est resté jusque aujourd'hui. C'était un baron allemand qui avait la prétention de représenter la science de mon pays. Il était originaire d'Altona, et il appartenait à une des familles israélites les plus considérées de cette ville située à quelques pas de Hambourg sur l'Elbe. Sa généalogie, qui remontait jusqu'à Abraham, aïeul de David, roi de Juda et d'Israël, lui donnait bien le droit de se dire gentilhomme; comme il avait renié la synagogue et plus tard déserté la foi protestante pour embrasser le catholicisme, il avait aussi le droit de se nommer gentilhomme catholique. Dans cette qualité, pour soutenir les intérêts

féodaux et cléricaux, il fonda à Paris un journal nommé *le Catholique*. Son érudition était très-équivoque; mais il était très-ennuyeux, ce qui éblouit toujours les Français. Non-seulement dans son journal, mais aussi dans les salons de quelques douairières dévotes du noble faubourg, le savant gentilhomme parlait sans cesse de *Bouddha*, et d'un ton sacerdotal et quelque peu synagogical, il prouvait aux Français qu'il y avait eu deux *Bouddha*, ce que ceux-ci croyaient volontiers; il démontrait que le dogme de la Trinité était déjà dans la *trimurtis* indienne; il citait le *Ramayana*, le *Mahabaratha*, les *Eddas* scandinaves et bien des fossiles antédiluviens non encore découverts; et comme il revenait continuellement à *Bouddha* et encore à *Bouddha*, ces frivoles Français finirent par l'appeler le baron *Bouddha*. C'est sous ce nom que je le retrouvai en 1831 à Paris, et quand je lui entendais débiter avec gravité et componction sa kyrielle savante, il me rappelait un amusant personnage du *Vicar of Wakefield* de Goldsmidt, cet excellent chevalier d'industrie M. Jenkinson, qui cite sans cesse *Manétho*, *Sanchuniathon* et *Bérose*; le sanscrit n'était pas encore inventé alors.

Un baron allemand d'une espèce plus idéale que ce baron Bouddha, fut mon pauvre ami Frédéric de La Motte-Fouqué, qui appartenait également à la collection de madame de Staël, et qui entra alors à Paris sur sa maigre rossinante; c'était un don Quichotte de pied

en cap; chaque fois qu'on lisait ses ouvrages, on admirait — Cervantes.

Mais parmi les paladins français de madame de Staël se trouvait maint don Quichotte gaulois qui ne le cédait en rien, pour la folie, à nos chevaliers germaniques; comme, par exemple, son illustre ami, le vicomte de Chateaubriand, ce fou lugubre qui, à l'époque de la victoire du romantisme littéraire et politique, revenait de son pieux pèlerinage à Jérusalem. Il rapporta à Paris une immense cruche d'eau du Jourdain, et puisque ses compatriotes en France étaient redevenus païens dans le cours de la révolution, il les baptisa de nouveau avec l'eau lustrale de la terre sainte. Arrosés ainsi, les Français redevinrent de vrais chrétiens; ils renoncèrent à Satan et à ses pompes, et ils reçurent dans l'empire du ciel des compensations pour les conquêtes qu'ils perdirent sur terre, par exemple les provinces rhénanes, et à cette occasion je devins Prussien.

Je ne sais si l'on a raison de soutenir que madame de Staël, pendant les Cent-Jours, a fait l'offre à l'empereur de lui prêter le concours de sa plume, à la condition qu'il lui paierait deux millions pour lesquels la France serait restée débitrice envers son père. L'empereur qui connaissait bien les Français, et qui pour cette raison était toujours plus économe de leur argent que de leur sang, n'entra pas dans ce marché, et la fille des Alpes ne démentit pas le dicton: Point d'argent, point de

Suisses. D'ailleurs l'assistance de ce grand talent aurait alors été peu utile à l'empereur, car bientôt après arriva la bataille de Waterloo.

J'ai mentionné tout à l'heure à quelle triste occasion je suis devenu Prussien. Je naquis dans la dernière année du siècle passé, à Dusseldorf, capitale du duché de Berg qui appartenait alors aux princes-électeurs du Palatinat. Lorsque le Palatinat échut à la maison de Bavière, et que le prince bavarois Maximilien-Joseph fut élevé par l'empereur Napoléon à la dignité de roi de Bavière, les États de ce dernier furent agrandis par une partie du Tyrol et d'autres pays adjacents. En échange, le roi de Bavière renonça au duché de Berg, en faveur de Joachim Murat, beau-frère de l'empereur, et Napoléon nomma celui-ci grand-duc de Berg, en ajoutant au duché plusieurs provinces limitrophes. Dans ces temps-là l'avancement était très-rapide, et bientôt après l'empereur nomma son beau-frère Murat roi de Naples; celui-ci céda alors la souveraineté du grand-duché de Berg au prince Napoléon-Louis, neveu de l'empereur et fils aîné du roi de Hollande et de la belle reine Hortense. Ce prince n'ayant jamais abdicqué, et sa principauté, qui fut occupée par les Prussiens, étant échue de droit, après sa mort, au fils cadet du roi de Hollande, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, ce dernier, qui est à présent aussi empereur des Français, se trouve être mon légitime souverain.

A un autre endroit je raconterai d'une manière plus

circonstanciée que je ne pourrais le faire ici, comment, après la révolution de Juillet, je rompis mon ban et allai m'établir à Paris, où je vis depuis, tranquille et content, en Prussien libéré. Ce que j'ai fait et souffert pendant la Restauration, je le dirai aussi dans une publication qui paraîtra à une époque où les intentions désintéressées de pareilles communications ne pourront plus faire l'objet d'un doute ou d'une mauvaise interprétation. J'avais beaucoup fait et beaucoup souffert, et lorsque le soleil de juillet se leva sur la France, j'étais devenu à la longue très-fatigué, et j'avais grand besoin de quelque délassement. L'air natal aussi devint de jour en jour plus malsain pour moi, et je dus songer sérieusement à un changement de climat. J'avais des visions; je regardais les nuages qui m'effrayaient en me faisant dans leur cours aérien toutes sortes de grimaces. Il me semblait parfois que le soleil était une cocarde prussienne; la nuit je rêvais d'un affreux vautour noir qui déchirait ma poitrine et dévorait mon foie; j'étais très-triste. Ma mélancolie s'accrut encore par mes entretiens avec une nouvelle connaissance que je fis alors; c'était un vieux conseiller de justice de Berlin qui avait vécu longtemps, en qualité de prisonnier d'État, dans la forteresse de Spandau, et qui me racontait combien c'était désagréable de porter des fers en hiver. Je trouvai en effet très-peu charitable qu'on ne chauffât pas un peu les fers de ces pauvres gens. Quand on chauffe nos chaînes elles ne causent pas un frisson si désagréable; aussi ai-je vu

dans d'autres pays que même les natures les plus frileuses supportaient au mieux les fers quand on avait eu soin préalablement de les chauffer un peu. Il ne serait même pas mal de les parfumer encore avec de l'essence de rose ou de laurier. Je demandai à mon conseiller de justice s'il avait souvent eu à manger des huîtres à Spandau ? Il me dit que non, attendu que Spandau était trop éloigné de la mer. Le ci-devant pensionnaire de Spandau se plaignait même de ce qu'il n'y avait pas toujours de la viande ; seulement, disait-il, une mouche tombait quelquefois dans notre soupe, et on nous disait que c'était de la volaille. En même temps je fis la connaissance d'un Français, commis voyageur en vins, qui ne sut pas assez me répéter combien on s'amusait maintenant à Paris ; il me racontait qu'on y vivait comme au pays de Cocagne, qu'on y chantait du matin au soir *la Marseillaise* et « En avant, marchons ! » et « Lafayette aux cheveux blancs ! » et que sur tous les coins de rue on voyait écrit en grandes lettres : Liberté, égalité, fraternité ! Il exaltait aussi le champagne de sa maison, dont il me donna un grand nombre de cartes d'adresse, et il me procura aussi de lettres de recommandation pour les meilleurs restaurants de Paris, en cas que je voulusse visiter la capitale de l'univers pour me procurer une distraction. Comme j'avais réellement besoin de m'égayer un peu, et que Spandau est trop éloigné de la mer pour y manger des huîtres, qu'en outre les chaînes prussiennes sont très-froides en hiver, et que je ne vou-

lais pas goûter de la volaille de S. M. le roi de Prusse, je me décidai à faire un voyage à Paris, dans la patrie du champagne et de *la Marseillaise*, afin d'y boire ce premier et d'entendre chanter cette dernière avec : « En avant, marchons ! » et « Lafayette aux cheveux blancs ! »

Le 1^{er} mai 1831 je passai le Rhin. Je ne vis pas le vieux dieu, le père *Rhénus*, et je me bornai à lui jeter ma carte de visite dans le fleuve. D'après ce qu'on me dit, il était assis au fond de l'eau, occupé à étudier de nouveau la grammaire française de Meidinger ; pendant la domination prussienne il n'avait guère fait de progrès en français, et il voulait un peu rafraîchir ses connaissances en cette langue pour ne pas être pris au dépourvu en certains cas. Je crus l'entendre conjuguer dans les flots : j'aime, tu aimes, il aime, nous aimons.— Mais qu'est-ce qu'il aime ? A coup sûr, pas les Prussiens. Je n'aperçus que de loin la cathédrale de Strasbourg ; elle hochait la tête, comme le vieux et fidèle chevalier Eckart, quand il voit un jeune freluquet se rendre dans la montagne de Vénus.

A Saint-Denis je m'éveillai d'un doux somme matinal, et j'entendis pour la première fois le cri des conducteurs de coucou : Paris ! Paris ! accompagné du son des clochettes d'un marchand de coco. Dans cette bourgade l'on respire déjà l'air de la capitale qu'on voit poindre à l'horizon. Lorsque je descendis de voiture, un vieillard sec et râpé s'empara de moi, et voulut m'engager à

visiter les tombeaux des rois ; mais je n'étais pas venu en France pour voir des rois morts, et je me bornai à me faire raconter par mon vieux drôle de cicerone la légende du glorieux saint Denis que le méchant roi des païens avait fait décapiter, ce qui ne l'empêcha pas de courir, avec sa tête dans sa main, de Paris à Saint-Denis, pour s'y faire enterrer et donner son nom à cet endroit. « Si l'on réfléchit à la distance, dit mon narrateur, il faut s'étonner du miracle que quelqu'un ait pu aller si loin à pied sans tête ; — mais, ajouta-t-il avec un singulier sourire, dans des cas pareils il n'y a que le premier pas qui coûte. » Ce vieux bon mot valait bien les deux francs que je lui donnai pour l'amour de Voltaire dont je rencontrai déjà ici le ricanement. En vingt minutes je fus à Paris, et j'y entrai par la porte monumentale du boulevard Saint-Denis, arc de triomphe érigé primitivement en l'honneur de Louis XIV, mais qui dut servir ce jour-là à glorifier la joyeuse entrée d'un poëte allemand dans Paris. Je fus vraiment surpris de la foule de gens parés qui se pressaient dans les rues, tous habillés avec tant de goût qu'ils ressemblaient aux figures d'un journal de modes. Ce qui m'imposait encore plus, c'est que tout le monde parlait français, cette langue qui est chez nous la marque distinctive des gens de qualité ; ici le peuple entier est donc d'aussi bonne compagnie que chez nous la noblesse. L'urbanité et la bienveillance se lisaient sur tous les visages. Que ces hommes étaient polis, que ces jolies femmes étaient souriantes ! Si quelqu'un me

bousculait par inadvertance sans me demander pardon aussitôt, je pouvais parier que c'était un de mes compatriotes; et si quelque belle montrait une mine rechignée et aigrette, j'étais sûr qu'elle avait bu du vinaigre ou qu'elle savait lire Klopstock en original. Je trouvais tout on ne peut plus amusant. Le ciel était si bleu, l'air si doux, si généreux! et avec cela brillait encore par ci par là les feux du soleil du juillet. Les joues de la magnifique et voluptueuse Lutèce étaient encore rouges des baisers de flamme de ce soleil, et sur la poitrine de marbre de la belle cité le bouquet de fiancée n'était pas encore tout à fait flétri. Il est vrai que çà et là, sur les coins de rue, la devise nuptiale : Liberté, égalité, fraternité était déjà effacée. Les jours de noces passent si vite!

Je me hâtai de visiter les restaurants auxquels j'étais recommandé: ces messieurs m'assurèrent que même sans lettres de recommandation ils m'auraient fait bon accueil, et qu'on me recevrait bien partout, à cause de ma mine honnête et distinguée. Jamais gargon allemand ne m'avait dit pareille chose, tout en pensant peut-être de même; un tel rustre s' imagine devoir se taire sur les choses agréables, et en revanche il se croit obligé de nous dire en face tout ce qui est déplaisant, afin de montrer sa franchise allemande. Dans les mœurs des Français, autant que dans leur langue, abonde cette flatterie délicieuse qui leur coûte si peu et qu'on savoure pourtant avec tant de plaisir. Dieu nous a donné la

langue pour que nous puissions dire des choses charmantes à nos amis et de dures vérités à nos ennemis. J'avais d'abord assez de difficulté pour m'exprimer en langue française ; mais après une demi-heure d'entretien avec une petite bouquetière au passage des Panoramas, mon français, qui s'était un peu rouillé depuis la bataille de Waterloo, redevint coulant, je retrouvai peu à peu les conjugaisons des verbes les plus galants, et j'expliquai assez intelligiblement à la petite bouquetière le système de Linné qui fait classer les fleurs selon leurs étamines ; la petite suivait une autre méthode, et comme elle me le disait, elle rangeait les fleurs en deux classes, celles qui sentent bon et celles qui puent. Je crois qu'elle observait la même classification chez les hommes, et c'est toujours plus raisonnable que de les ranger selon les étamines, comme Linné. Elle fut étonnée que, malgré ma jeunesse, je fusse si savant, et elle célébra et trompeta ma grande érudition dans tout le passage des Panoramas. Je humais avec délices l'encens de ces compliments aussi odoriférants que les fleurs de la petite flatteuse ; je me sentais de plus en plus ravi de Paris et des Parisiens.

Je me promenais au milieu des enchantements les plus surprenants, et maint pigeon rôti vint voler dans ma bouche béante. Que de choses divertissantes ne vis-je pas ici dès mon arrivée ! je vis toutes les sommités du plaisir public et toutes les caricatures notables de la capitale. Les Français sérieux et graves étaient les plus

amusants. Je vis Arnal, Bouffé, Déjazet, Debureau, mademoiselle Georges, la marmite colossale au palais des Invalides, l'exposition des morts à la Morgue et l'Académie Française. Celle-ci, c'est-à-dire l'Académie, est une crèche pour de vieux littérateurs retombés en enfance, établissement vraiment philanthropique, et dont l'idée se trouve aussi chez les Hindous qui fondent des hôpitaux pour des singes âgés et décrépits; la toiture de l'édifice qui abrite les vénérables têtes des membres de l'établissement, — je parle de l'Académie Française et non pas d'un hospice indien, — est une vaste coupole qui ressemble à une énorme perruque de marbre. Je ne pus regarder cette pauvre vieille perruque sans penser aux épigrammes de tant d'hommes d'esprit qui se sont fait des gorges chaudes aux dépens de cette Académie qui n'a pour cela discontinué de vivre. On dit à tort que le ridicule tue en France. Il va sans dire que je visitai aussi la nécropole du Luxembourg où se trouvait une collection complète de toutes les momies du parjure, si bien embaumées qu'on voyait encore sur leurs figures les faux serments qu'elles ont prêtés à toutes les dynasties des Pharaons de France. Au Jardin des Plantes, je vis le palais des véritables singes, le bouc aux trois pattes et la girafe qui m'amusèrent tout particulièrement. Je m'abstins de voir le grand Opéra, parce que j'étais venu à Paris pour m'amuser. Je visitai la Bibliothèque royale, et j'y pus voir le conservateur des médailles qui venaient d'être volées; j'y remarquai en-

core, relégué dans un corridor désert, le zodiaque de Dendérah qui avait fait autrefois tant de bruit. Le même jour je vis aussi madame Récamier, la beauté la plus célèbre du temps des Mérovingiens, ainsi que M. Ballanche, que cette ultra-vestale traînait partout à sa suite comme pièce justificative de sa vertu : le bon et excellent Ballanche que tout le monde loue et que personne ne lit, était venu au monde avec un visage où manquait la joue droite, et plus tard il perdit la joue gauche par une amputation. A mon grand regret je ne vis pas M. de Chateaubriand, qui m'aurait certainement amusé. Je ne vis pas non plus M. Villemain ; sa femme de ménage me dit qu'il n'était pas visible, parce que c'était un jeudi, le jour où il se lave. En descendant l'escalier, je vis en bas un écriteau avec l'inscription : « Parlez au concierge, » et je m'empressai d'adresser quelques paroles obligeantes à ce brave homme ; je lui fis mon compliment sur la propreté de son illustre locataire qui se lave tous les jeudis. « Voyez-vous, lui dis-je, la propreté est une chose très-rare chez les savants, et, par exemple, le célèbre Casaubonus ne se lavait qu'une fois par an, le mardi gras, peut-être pour se déguiser. » Le Pipelet me fit une profonde révérence, et d'une voix soupirante il me répondit : « Vous êtes très-honnête, monsieur, je dois vous détromper. L'illustre individu que je m'honore de compter parmi mes locataires ne fait pas une trop grande consommation d'eau de Seine, il n'enrichit pas les Auvergnats, et, sous le rapport de la

propreté, il est un peu Casaubonus.» A ces mots il se mit à rire, et moi je m'en allai en riant également sans savoir pourquoi. Pour me donner des allures françaises je me dandinai et je fredonnai l'air : « Où allez-vous, monsieur l'abbé? vous allez vous casser le nez, » lorsque sur mon chemin je vis surgir un grand édifice que l'on me dit être le Panthéon. Il y avait là également une inscription, mais en marbre, et au lieu d'un « Parlez au portier, » on y lisait : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » En entrant je ne vis qu'un énorme édifice plein de vide, une espèce de ballon en pierre, dans le milieu duquel se promenait tout seul un long et sec Anglais, ayant son *Guide de Paris* dans la bouche et les pouces de ses mains accrochés aux échancrures de son gilet. Je m'approchai de lui très-poliment et lui dis : « *A very fine exhibition!* » j'ajoutai même « *very fine indeed!* » car j'espérais qu'en me répondant il laisserait son *Guide* tomber de sa bouche, comme dans la fable le corbeau laissa tomber de son bec le fromage. Mais le *Guide* dont je voulais m'emparer pour y chercher quelques renseignements ne tomba pas; le corbeau anglais tint ses dents serrées, et, sans faire la moindre attention à moi, il sortit. J'en fis de même, le suivant de près jusqu'au portique. Là, devant le péristyle, je remarquai la figure joufflue d'une grosse commère, d'une femme aux grandes mamelles, comme on représentait alors la déesse de la liberté. C'était probablement la portière du Panthéon. Il me sembla que la vue du fils

d'Albion l'avait mise en très-bonne humeur. En me faisant un signe d'intelligence, avec ses petits yeux qui petillaient dans sa grosse face comme des vers luisants, elle se gaussa du pauvre Anglais, et j'entendis pour la première fois ce gros rire gaulois qu'on ne connaît pas chez nous, et qui est très-bonasse et très-moqueur à la fois, comme le vin généreux de France ou un chapitre de Rabelais. Rien n'est plus contagieux qu'une pareille hilarité, et moi-même je me mis à rire de bon cœur, comme je n'avais jamais ri dans mon pays. Pour entamer une conversation avec cette gaillarde et amusante personne, il me vint l'idée de lui demander où étaient les grands hommes dont parlait l'inscription de cet hôtel de la reconnaissance nationale. A cette question la bonne rieuse éclata d'un rire encore plus étourdissant, les larmes lui vinrent aux yeux, elle dut se tenir le ventre pour ne pas étouffer, et prenant haleine à chaque mot, elle répondit: « Ah! vous venez ici dans un mauvais moment. A l'heure qu'il est les grands hommes sont très-rares chez nous: ils n'ont pas donné à la dernière récolte; mais nous espérons que la prochaine sera bien meilleure; nos grands hommes en herbe poussent d'une manière prodigieuse et promettent beaucoup. Si vous voulez voir ces grands hommes futurs, qui sont encore infiniment petits dans ce moment, vous n'avez qu'à vous rendre à un établissement situé tout près d'ici, sur le boulevard Mont-Parnasse, et qu'on nomme la Grande-Chaumière. Là est la pépinière dansante de ces

petits grands hommes, de ces marmousets de la gloire qui seront un jour l'orgueil de la France et la joie du genre humain ; vous tombez bien, car c'est aujourd'hui un jeudi... » La folle rieuse n'en pouvait plus, et lorsque je pris congé d'elle pour m'acheminer vers l'endroit indiqué, j'entendis encore longtemps l'écho de sa gaieté.

En quelques minutes j'arrivai à ce Panthéon provisoire des futurs grands hommes de France, qu'on appelle la Grande-Chaumière. C'est un nom auquel la pensée républicaine attache probablement une signification occulte, car le chaume est l'emblème de la vie frugale et laborieuse, et il devient le symbole de ces prolétaires qui démoliront les superbes palais de l'orgueil et du vice aristocratiques, pour élever à leur place le foyer des bonnes mœurs et de la vertu, la *Grande-Chaumière du peuple*. J'entrai dans le sanctuaire de l'établissement qui porte le nom symbolique, et je ne regrette guère les dix sous payés à l'entrée. J'y vis en effet les grands hommes futurs de la France, ces petits grands hommes dont le front reflétait déjà l'aurore de leur gloire, je vis ces héros de l'avenir dont la vie et les hauts faits plus ou moins mirobolants seront décrits par un Plutarque qui est encore à naître, ou qui suce dans ce moment à la mamelle de sa mère, s'il n'est par hasard nourri au biberon. Tous ces personnages appartenaient à la cause républicaine, et portaient le costume d'une forte conviction, c'est-à-dire un énorme feutre et un gilet à la Robes-

pierre avec des revers d'une largeur démesurée et aussi blanc que la conscience de l'Incorruptible ! Chacun y était avec sa chacune , et les jeunes Jacobins dansaient avec leurs jeunes Jacobines. Il y avait des Catons en droit et des Brutus en médecine ; il y avait des Sempronia exerçant la couture et des Portia giletières ou culottières, enfin la fine fleur du quartier des écoles. Ces grisettes citoyennes étaient très-jolies et aussi vertueuses que permet de l'être le climat du pays latin ; toutes sans exception étaient des républicaines enragées : on dit qu'elles changent souvent leurs amants , mais jamais leurs opinions. J'étais bien tombé, car ce jour-là le père La Hire, le directeur de l'établissement , pour ainsi dire le garde champêtre de cette grande Chaumière, était b..... colère, comme on disait au temps du père Duchêne. Cet individu d'une force athlétique, et rageur par nature, m'amusa beaucoup par la brutalité naïve avec laquelle il surveillait la décence de son public. Une pauvre petite, dont le fichu s'était un peu dérangé dans la ferveur d'une contredanse, se sauva toute tremblante, à son seul regard menaçant. Il chassa honteusement une autre petite citoyenne, qu'il trouvait également trop décolletée. Ce monstre ignorait qu'à Sparte les jeunes filles dansaient nues avec les jeunes gars lacédémoniens, sans que jamais la chasteté ait couru grand risque dans la ville de Lycurgue. C'est que la pudeur d'une femme est un rempart pour sa vertu, plus sûr que toutes les robes du monde, quelque peu échancrées qu'elles soient au-dessus

de la gorge. Le père La Hire est la terreur en personne pour les danseurs qui outre-passent les bornes d'un cancan honnête. Il empoigna deux néo-Robespierre par leurs collets, et tenant avec ses longues mains chacun d'eux suspendu au-dessus du sol, comme jadis Hercule fit avec Antée, il les porta ainsi jusqu'au delà de la porte ; il jeta après eux un petit Saint-Just, qui avait marronné à la vue de cet acte de tyrannie. Celui-ci se releva, décrota sa redingote, redressa sa haute cravate, et protesta contre cette violation des droits de l'homme, en nommant le père La Hire un Polignac. L'orchestre jouait dans ce moment la Marseillaise.

Je dus à cet incident la connaissance d'une jeune personne qui se trouvait à côté de moi, et que je protégeais contre la foule curieuse. Elle était très-mignonne, sa bouche était en cœur, ses yeux noirs étaient presque trop grands, et il y avait quelque chose de mutin dans la coupe de son nez retroussé, dont les narines finement ciselées se gonflaient de plaisir à chaque fanfare de la musique. On l'appelait mademoiselle Joséphine, ou Joséphine et même Fifine tout court. Lorsqu'elle apprit que j'étais Allemand, elle fut très-contente, et me pria de lui faire cadeau d'une peau d'ours, car depuis des années, disait-elle, elle désirait posséder une peau d'ours pour en faire une descente de lit; que c'était son rêve ! Elle me croyait plus septentrional que je ne l'étais, et probablement ces dames s'imaginent que dans mon pays on n'a qu'à étendre la main pour saisir un ours au collet et

faire bonne prise de sa peau. Elle était si insouciant, son sourire était si caressant, son petit parler était si doux, son gazouillement résonnait si délicieusement dans mon cœur, que j'aurais très-volontiers, quelque bon patriote que je sois, sacrifié les peaux de tous les ours d'Allemagne pour plaire à cette enchanteresse française. Je notai tout de suite sa demande sur mon carnet, et en prenant son adresse je lui promis qu'elle me verrait bientôt arriver chez elle avec ma peau d'ours allemande. En attendant je la priai de me faire l'honneur d'accepter de moi un fruit plus méridional, c'est-à-dire une orange. Elle accepta sans cérémonie, en disant qu'après les pieds de cochon à la sainte Ménéhould, ce qu'elle aimait le plus, c'étaient les oranges. «Mais pour ceux-là, les pieds de cochon, ajouta-t-elle, je les adore, je les idolâtre, et pour ce plat je ferais des bassesses.» Pendant que mademoiselle Joséphine mangeait et savourait son orange, ou pour employer sa propre locution, pendant qu'elle s'identifiait avec elle, je tâchai de l'entretenir d'une manière aussi agréable qu'instructive. A propos des peaux d'ours je lui parlai zoologie, j'abordai même la question la plus scabreuse de l'anatomie comparée, la question de la queue, à savoir si l'homme primitif a été doué d'une queue comme les singes, et si la race humaine a plus tard perdu cet ornement antédiluvien par quelque maladie plus ou moins honorable? mademoiselle Joséphine fut émerveillée de ma grande érudition, et à plusieurs reprises elle me dit: «Monsieur, vous irez loin!» Je ne

doute pas qu'elle ne m'ait donné un bon coup d'épaule, en faisant la propagande de mes talents dans tout le faubourg Saint-Jacques et les rues adjacentes. C'est par les femmes que les réputations se font à Paris.

Quelle grande que soit ma gratitude envers elle, je suis pourtant forcé d'avouer avec franchise que dans mon entretien avec mademoiselle Joséphine je m'aperçus que la pauvre fille était très-ignorante, et qu'elle ne connaissait même pas les notions ethnographiques les plus élémentaires. Elle ignorait, par exemple, que la ville de Hambourg est une république comme autrefois Athènes, et qu'elle est située près d'Altona, où se trouve le tombeau de Klopstock. Elle ne savait guère non plus quelle différence il y a entre les Prussiens et les Russes, entre la schlague et le knout. Elle s'imaginait que l'astronomie était une invention de M. Arago, et quand je lui appris que la terre, le globe que nous habitons, tourne continuellement autour du soleil, elle s'écria : « Quelle horreur ! la seule idée d'un tel tournoiement me donne le vertige ! » Son corps grêle et délicat frémit comme un tremble, et elle reprit : « Qui vous a donc dit que la terre tourne autour du soleil ? » Quand je répondis que c'était un Polonais nommé Kopernic, elle haussa les épaules et s'écria : « Un Polonais ? alors je n'en crois pas un mot. Il faut toujours se méfier de ce que disent les Polonais ; ils n'ont pas inventé la vérité. Vous autres Allemands, avec votre profond savoir, vous êtes trop crédules. Est-ce que chez vous les femmes aussi croient

à ces billevesées d'un tournoiement de la terre qui font en même temps tourner le cœur? alors elles sont probablement moins nerveuses que nous, Françaises, et elles peuvent aussi, pour cette raison, supporter des études plus fortes; on m'a dit que les Allemandes sont mille fois plus instruites que nous, et qu'elles savent par cœur toutes les momies d'Égypte. En vérité, nous autres jeunes personnes en France sommes mal éduquées, nous n'apprenons rien du tout, et moi qui vous parle, voyez-vous, je n'ai reçu aucune instruction: tout ce que je sais de l'histoire naturelle je l'ai appris de moi-même.»

En flatteur galant je taxai d'exagération ces aveux d'ignorance nationale, et j'allai même jusqu'à rabaisser un peu outre mesure l'instruction des demoiselles allemandes. Je soutins qu'elle n'était pas aussi parfaite qu'on se le figure à l'étranger, qu'elle était même très-défectueuse, et que, par exemple, j'avais vu dans ma patrie des jeunes filles soi-disant bien élevées qui ne savaient pas chanter les chansons grivoises de Béranger! « C'est impossible! » s'écria mademoiselle Joséphine.

Je me souviens aujourd'hui, à propos de cette excellente personne, des paroles de Méphistophélès qui, en faisant boire à Faust de la coupe enchantée, lui dit: « Avec ce breuvage dans le ventre, tu prendras chaque cotillon pour une Hélène. » La nouveauté du genre est le philtre qui opère le même charme sur tout Allemand

nouveau débarqué à Paris. Il raffole du minois de la première grisette venue, comme il est ravi de la cuisine du plus mauvais gargotier du Palais-Royal où l'on dîne à 2 francs par tête. Mais ce sont pour lui de nouveaux mets avec des sauces étrangères. Plus tard on a des nausées en se rappelant d'avoir avalé cette ratatouille équivoque et ultra-épiciée; car nous avons diné depuis dans des restaurants de bonne compagnie, avec des dames de bonne compagnie, et nous y avons appris à apprécier ces plats à la fois piquants et simples qui sont cuits à point, arrangés avec art, parfois un peu faisandés, mais toujours d'un goût exquis.

Le soir du même jour que j'avais visité la Grande-Chaumière, où je vis les grands hommes de France encore dans l'état embryonique, un de mes compatriotes qui était déjà répandu dans le monde, m'introduisit dans un local qui avait quelque analogie avec celui dont je viens de parler. Le sexe féminin y était en majorité. C'est là que je fis la connaissance d'un grand homme qui alors était arrivé à l'apogée de sa grandeur. Depuis, sa célébrité a baissé, mais en France rien n'est stable, et les grands hommes s'éclipsent bien vite; ils arrivent pour disparaître. Le grand homme dont je parle était le fameux Chicard, corroyeur-chorégraphe, d'une carrure fortement sculptée, et dont la face rubiconde contrastait à merveille avec sa cravate d'une blancheur éblouissante; dans sa grave composition il ressemblait à un adjoint de mairie qui s'apprête à cou-

ronner une rosière. J'admirai beaucoup sa danse, et lorsque j'eus l'honneur de lui présenter mes hommages, je lui fis remarquer que sa manière de danser ressemblait au plus haut degré à l'antique danse appelée le *Sélénos*, danse qu'on exécutait aux fêtes Dionysiades de la Grèce, et qui avait reçu son nom de Sélène, le digne nourricier de Bacchus. M. Chicard me fit de grands compliments sur mon érudition, et me présenta à quelques dames de sa connaissance qui, à leur tour, ne manquèrent pas de me dire des choses agréables et de prôner en tous lieux mon profond savoir, de sorte que ma réputation se répandit bientôt dans tout Paris, et que des directeurs de journaux vinrent me trouver pour obtenir ma collaboration.

Parmi ceux-ci, se trouvait aussi M. Victor Bohain, et je me souviens avec un véritable plaisir de cette figure joviale et spirituelle, qui, par d'aimables incitations, contribua beaucoup à dérider le front du rêveur allemand. Il venait de fonder *l'Europe littéraire*, et en sa qualité de directeur en chef, il vint me trouver pour m'inviter à écrire pour son journal quelques articles sur l'Allemagne, dans le genre du livre de madame de Staël, comme il disait. Je lui promis de fournir ces articles, mais je lui fis observer expressément que je les écrirais dans un genre tout à fait différent de celui qu'il me désignait. « Cela m'est égal, répondit-il en riant, j'admets
« comme Voltaire tous les genres, excepté le genre en-
« nuyeux. » Par précaution, afin que le pauvre littéra-

teur allemand ne fût pas exposé à tomber dans le genre ennuyeux, l'ami Bohain m'invitait souvent à dîner et arrosait mon esprit de vin de Champagne. Personne ne savait mieux que lui ordonner un dîner où l'on ne goûtait pas seulement les merveilles de l'art culinaire, mais aussi la conversation la plus délicieuse; personne ne savait mieux que lui faire les honneurs d'une maison, personne ne savait mieux représenter que Victor Bohain — aussi est-ce indubitablement à juste titre qu'il a compté aux actionnaires de son *Europe littéraire* à peu près 400,000 francs de frais de représentation. Sa femme était très-jolie, et elle possédait une gentille levrette, qu'on appelait Ji-Ji, en l'honneur de son précédent maître, le spirituel critique du *Journal des Débats*. Ce qui contribuait parfois à donner à notre excellent hôte l'air le plus enjoué qu'on puisse s'imaginer, c'était sa jambe de bois; et quand il versait le champagne à ses convives, il clochait autour de la table, d'une façon si charmante qu'il rappelait Vulcain au banquet de l'Olympe, lorsque le fils boiteux de Junon usurpait les fonctions d'Hébé et produisait cette grande hilarité des Dieux, dont le fou rire était inextinguible, comme le dit Homère. Qu'est-il devenu, l'ingénieux Bohain? Il y a longtemps que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Je le vis pour la dernière fois, il y a dix ans, dans l'hôtel de la Couronne à Granville. Il s'était établi alors à Londres, pour étudier la dette nationale anglaise, dont il admirait les proportions colossales; peut-être aussi oubliait-il

dans cette occupation les ennuis de petites dettes privées. C'est d'Angleterre que pour humer l'air français il était venu passer un jour dans ce petit port de la Basse-Normandie, nommé Granville. Je l'y trouvai attablé à côté d'une bouteille de champagne et d'un bon bourgeois au gros ventre, au front déprimé et à la bouche béante, à qui il expliquait le projet d'une affaire dans laquelle on pouvait compter sur un million de bénéfice, comme le prouvaient les chiffres les plus positifs. Victor Bohain avait toujours un grand talent pour les spéculations, non pas métaphysiques mais industrielles, et quand il imaginait une affaire, il y avait toujours à gagner un million, jamais moins d'un million. Ses amis l'appelaient pour cette raison *Messer Millione*, comme fut nommé autrefois Marco Paulo à Venise, lorsque après son retour de l'Orient il racontait, sous les arcades de Saint-Mare, à ses compatriotes ébahis, combien de cent millions et encore de cent millions d'habitants il avait rencontrés dans les pays lointains où il avait voyagé, en Chine, dans la Mongolie, dans l'Inde, etc., etc. La géographie la plus moderne a réhabilité la mémoire de l'illustre Vénitien qu'on avait regardé pendant longtemps comme un charlatan; et nous pouvons soutenir également au sujet de notre *Messer Millione* de Paris, que ses projets industriels étaient toujours conçus et combinés d'une manière ingénieuse, et que ce n'est que par d'incalculables vicissitudes du hasard qu'ils ont parfois mal réussi; plus d'un de ces projets a rapporté des bénéfices consi-

dérables, après être tombé entre les mains d'hommes d'affaires d'une capacité moins grandiose, mais qui avaient l'avantage de ne pas savoir aussi bien faire les honneurs d'une entreprise, ni représenter aussi magnifiquement que Victor Bohain. *L'Europe littéraire* aussi était une conception parfaite, le succès en semblait assuré, et je n'en ai jamais pu comprendre la chute. Encore la veille même du jour où commença la stagnation, Victor Bohain donna dans les salles de rédaction de son journal un bal splendide, où il dansa avec ses trois cents actionnaires, aussi courageusement que jadis, à la veille du jour de la bataille des Thermopyles, Léonidas dansa avec ses trois cents Spartiates. Toutes les fois que je vois dans la galerie du Louvre le tableau de David, qui représente cette scène héroïque, je songe à la dernière danse de Victor Bohain; il se tenait sur une jambe, absolument de même que le roi de Lacédémone sur la toile classique de David. — Voyageur! quand tu descends à Paris la Chaussée d'Antin pour prendre les boulevards, et qu'à la fin tu arrives près d'un défilé boueux, appelé la rue Basse-du-Rempart, sache que tu te trouves ici auprès des Thermopyles de *l'Europe littéraire*, où Victor Bohain tomba héroïquement avec ses trois cents actionnaires!

Les articles que j'eus à écrire pour ce journal éphémère, et que j'y fis imprimer, me donnèrent l'idée de parler plus amplement sur l'Allemagne, et j'accueillis avec plaisir la demande que me fit le directeur de la

Revue des Deux Mondes, d'écrire pour sa revue une série d'articles sur le développement intellectuel de mon pays. Ce directeur n'était rien moins qu'un joyeux compagnon comme *Messer Millione*, il péchait plutôt par un excès de sérieux. Depuis, par un labeur consciencieux et honnête, il a réussi à faire de son journal une véritable revue des deux mondes, c'est-à-dire une revue répandue dans tous les pays civilisés, où elle représente le génie et la grandeur de la littérature française. C'est donc dans cette revue que je publiai mes nouvelles élucubrations sur l'histoire intellectuelle et sociale de ma patrie; mademoiselle Joséphine avait bien raison de prédire que j'irais loin. Le grand retentissement qu'eurent ces travaux me donna le courage de les rassembler, de les compléter, et c'est ainsi, cher lecteur, que se forma le livre de *l'Allemagne* que tu tiens dans tes mains.

J'ai voulu révéler ici non-seulement le but de ce livre, sa tendance et ses intentions polémiques, mais aussi de quelle manière il prit naissance, j'ai voulu donner toute sa genèse, afin que le lecteur pût apprécier le degré de foi et de confiance qu'il peut accorder à mes jugements. Je n'ai pas écrit dans le genre de madame de Staël, et bien que je me sois efforcé d'être aussi peu ennuyeux que possible, j'ai cependant renoncé d'avance à tous ces effets de style et de phrase, qu'on rencontre chez madame de Staël, cet écrivain le plus grand de France pendant l'empire. Oui, l'auteur de *Corinne* surpasse, à mon sens, tous ses contemporains français, et je ne puis

assez admirer le brillant feu d'artifice de sa diction ; mais ces fusées spirituelles laissent malheureusement derrière elles une obscurité très-nauséabonde. Nous sommes aussi forcé d'avouer que son génie, loin d'être sans sexe, comme il aurait dû l'être selon sa propre définition, est essentiellement féminin. Hélas ! son génie est femme, il en possède toutes les infirmités et tous les caprices, et je ne saurais assez répéter que c'était bien mon devoir de contredire le magnifique commérage du génie cotillon de madame de Staël. C'était d'autant plus nécessaire, que les objets traités par elle dans le livre *de l'Allemagne* étaient inconnus aux Français et possédaient pour eux le charme dangereux de la nouveauté, comme par exemple tout ce qui a rapport à la philosophie allemande et à notre école romantique. Je crois avoir donné dans mon livre, sur ces deux sujets, les éclaircissements les plus sincères, et le temps a confirmé ce qui, à l'époque où je l'avançais, paraissait inouï et impossible.

Oui, pour ce qui regarde la philosophie allemande, j'avais divulgué sans retenue le secret de l'école ; enveloppé dans des formules scolastiques, il n'était connu qu'aux initiés de première classe. Mes révélations excitèrent en France le plus grand étonnement, et je me rappelle que d'éminents penseurs de ce pays m'ont avoué avec naïveté qu'ils avaient toujours pris la philosophie allemande pour un certain brouillard mystique, dans lequel la divinité était cachée comme dans un sanctuaire de nuages, et que les philosophes allemands leur

avaient toujours paru être des visionnaires extasiés, qui ne respiraient que la piété et la crainte de Dieu. Ce n'est pas de ma faute s'il n'en a jamais été ainsi, mais que la philosophie allemande est justement le contraire de ce qu'on avait l'habitude de nommer jusqu'à présent piété et crainte de Dieu. Le plus conséquent de ces enfants terribles de la philosophie, notre moderne Porphyrius qui porte réellement le nom de *Fleuve-de-feu* (Feuerbach), proclama, de concert avec ses amis, le plus radical athéisme comme le dernier mot de notre métaphysique. Avec une frénésie de bacchantes, ces zélateurs impies arrachèrent le voile bleu du ciel allemand, en s'écriant : Voyez, toutes les divinités se sont enfuies, et là-haut ne réside plus qu'une vieille femme aux mains de fer et au cœur désolé : la Nécessité.

Ah ! ce qui semblait naguère si étrange, se prêche maintenant sur tous les toits au delà du Rhin, et l'ardeur fanatique de beaucoup de ces prédicants est épouvantable ! Nous avons maintenant des moines de l'impiété, des Torquemada de l'athéisme qui feraient brûler M. Arouet de Voltaire, parce qu'au fond du cœur le seigneur de Ferney n'était qu'un déiste endurci. Tant que de semblables doctrines étaient restées le privilège secret d'une aristocratie de gens lettrés ou d'hommes d'esprit, et qu'elles se discutaient en un langage de coterie savante, que n'entendaient pas les domestiques placés derrière nous pour nous servir, pendant que nous blasphémions dans nos petits soupers philosophiques ;

tant qu'il en était ainsi, j'appartenais, moi aussi, à ces frivoles esprits forts dont la plupart ressemblaient aux grands seigneurs libéraux qui, avant la révolution, cherchaient à désennuyer leur monotone vie de cour par le charme des nouvelles idées subversives. Mais quand je m'aperçus que le populaire se prenait également à discuter les mêmes thèmes dans ses symposions crapuleux où la chandelle ou le quinquet remplaçait les bougies ou les girandoles; quand je vis l'existence de Dieu niée par de sales savetiers et des garçons tailleurs décousus, quand l'athéisme commença à sentir le suif, l'eau-de-vie de *schnaps* et le tabac, — alors mes yeux se dessillèrent, je compris par les nausées du dégoût ce que je n'avais pu comprendre par la raison, et je fis mes adieux à l'athéisme.

A vrai dire ce n'était pas seulement le dégoût qui me fit reculer et me poussa à désertier les opinions irrégulières. La peur y était pour quelque chose, car j'avais vu l'athéisme former une alliance plus ou moins occulte avec le socialisme le plus avancé, ou, pour laisser de côté toute hypocrisie de dénomination, avec le communisme. Cette peur n'était pas celle d'un richard qui tremble pour ses capitaux, mais bien la terreur secrète de l'artiste et du savant qui voit menacée toute notre civilisation humaniste, ce fruit d'un labeur de trois siècles et le véritable élément de notre vie moderne. Or, cette civilisation sera détruite un jour par les communistes, et quoiqu'en théorie un généreux entraînement

puisse me porter à sacrifier les intérêts de l'artiste et du savant aux besoins des masses souffrantes, déshéritées et exploitées, néanmoins, dans le domaine des faits, j'ai horreur de tout ce qui se fait par la multitude, et je n'en peux pas supporter le moindre attouchement. J'aime le peuple, mais je l'aime à distance; j'ai toujours combattu pour l'émancipation du peuple, c'était la grande affaire de ma vie; cependant, dans les plus chaleureux moments de mes luttes, j'évitais le moindre contact avec les masses. Je ne leur ai jamais prodigué des poignées de main. Un démocrate enragé de mon pays me dit un jour qu'il tiendrait sa main sur le feu pour la purifier, s'il avait eu le malheur de toucher celle d'un roi; moi je répondis que si sa majesté le peuple, le souverain en qui réside tout pouvoir légitime, avait serré ma main, je la laverais. Le peuple, ce pauvre roi en haillons, a trouvé des flagorneurs, des courtisans plus effrontés que en furent jamais ceux de Byzance ou de Versailles. Ils le flattent continuellement en s'extasiant sur ses perfections et ses vertus. Ils s'écrient: « Ah! que le peuple est beau! que le peuple est bon! et qu'il est intelligent, ce beau et bon peuple! » Non, le peuple n'est pas beau, au contraire il est laid; mais sa laideur vient de la saleté, et elle disparaîtra aussitôt qu'on aura institué des étuves publiques où sa majesté le peuple pourra se baigner gratuitement. Le peuple n'est pas bon non plus, il est plutôt très-méchant, mais il mord parce qu'il a faim; il faut lui donner à manger, et alors le vilain grand mar-

mot sera très-gentil et gracieux, et il sourira comme font tous les rois quand ils ont bien diné. Le peuple n'est pas non plus intelligent, il est aussi stupide qu'il est permis de l'être à un monarque; il est parfois aussi brute que ces Brutus dont il fait ses mandataires quand il s'empare pour un moment du pouvoir absolu; — il se fie seulement aux ambitieux qui parlent le jargon de ses passions, et il déteste l'homme de bien qui s'évertue à l'éclairer sur ses véritables intérêts. Permettez au peuple de choisir entre le juste des justes et le plus fieffé brigand, il s'écriera toujours: « Nous voulons Barrabas! vive Barrabas! » A Paris comme à Jérusalem, toujours le même cri! Pour faire cesser cette ignorance populaire, il faut, après avoir donné à manger au peuple (car la mangeaille est la chose principale), il faut, dis-je, établir des écoles gratuites où le peuple soit instruit, où il reçoive aussi la nourriture de l'esprit, et alors vous verrez comme ces animaux féroces s'humaniseront, comme ils deviendront intelligents, peut-être même aussi spirituels que nous autres le sommes. Vous en verrez surgir plus d'un qui fera des vers comme le perruquier savant Jasmin, ou des livres en prose comme mon compatriote le garçon tailleur Weitling.

Je ne puis penser à ce fameux tailleur Weitling sans me rappeler la singulière impression qu'il fit sur moi lors de notre rencontre dans la boutique du libraire Campé à Hambourg. Le bon Dieu au haut du ciel doit avoir bien ri de la mine que je fis soudain quand cet

illustre tailleur vint à ma rencontre et se présenta à moi comme un collègue professant les mêmes doctrines de destruction sociale et d'athéisme. J'aurais bien désiré dans ce moment-là qu'il n'existât pas de Dieu, afin qu'il ne fût pas témoin de la confusion et de la honte que j'éprouvais d'appartenir à un tel compagnonnage! Le bon Dieu qui est la bonté même, comme dit la chanson, me pardonnera volontiers mes anciens torts en me tenant compte de l'humiliation que m'a valu mon entrevue avec Weitling. Ce qui blessa surtout mon orgueil, ce fut le peu de déférence que le drôle me témoigna en me parlant. La casquette sur sa tête, il était assis sur un escabeau, se frottant avec la main au-dessus de la cheville de sa jambe droite, qu'il tenait élevée en l'air, de façon que son genou lui touchait au menton. J'attribuais cette singulière position aux habitudes de métier du tailleur, sans pouvoir toutefois m'expliquer pourquoi il se frottait continuellement la jambe. Lorsque je lui en demandai la cause, il me dit d'un ton tout à fait insouciant, comme si c'était la chose la plus simple du monde, que pendant sa résidence dans les différents cachots de la confédération germanique on lui avait souvent mis les fers aux pieds, et que sa jambe se ressentait toujours de la douleur que lui avait causée la pression de quelques anneaux trop étroits. — A cet aveu naïf, je dois avoir fait la même grimace que celle du loup dans la fable, au moment qu'il s'aperçut du poil ras au cou de son camarade le chien, et que celui-ci lui

expliqua cette circonstance en disant : « Dans la nuit on m'attache à la chaîne. » Je crois que j'ai reculé de plusieurs pas quand, avec le geste familier d'un bohémien s'adressant à un gueux initié dans les habitudes extralégales de la confrérie vagabonde, Weitling me révéla cet incident qu'il portait quelquefois des chaînes, non des chaînes métaphoriques comme tout le monde en porte de nos jours, mais de véritables chaînes forgées de fer et rivées au cou ou à la jambe. — Vraiment cela n'est guère comme il faut, et un homme de bonne compagnie ne doit pas s'encanailler avec des individus ferrés de cette espèce. Ce qui me fit reculer, ce ne fut cependant pas la crainte de partager le sort de pareils compagnons, mais bien la contrariété d'avoir à subir leur affreuse société. — Singulières contradictions dans les sentiments du cœur humain ! Moi qui avais un jour, à Munster, baisé avec des lèvres brûlantes les reliques du tailleur Jean de Leyde, ainsi que les chaînes qu'il avait portées, et les tenailles avec lesquelles on l'avait torturé, et qui sont conservées dans une niche devant l'hôtel de ville de Munster, — moi qui avait voué un culte fervent au tailleur mort, je sentis une invincible aversion à l'approche du tailleur vivant, de cet homme qui était pourtant l'apôtre et le martyr de la même cause pour laquelle avait souffert Jean de Leyde, le roi de Sion de glorieuse mémoire. Je ne peux pas expliquer ce phénomène, cet égarement de l'esprit humain, et je me borne à le constater ici, quelque défavorables et dures

que puissent être les interprétations qu'un tel aveu pourra rencontrer.

Du reste, ce Weitling était un homme de talent, il n'était pas dépourvu d'idées, et son petit livre intitulé *les Garanties de la Société* fut alors le catéchisme des communistes allemands. Le nombre de ceux-ci s'est accru depuis d'une manière formidable, et leur parti est sans contredit à cette heure le plus fort de tous au delà du Rhin. Les ouvriers allemands forment le noyau d'une armée de prolétaires très-bien endoctrinée sinon disciplinée. Ces ouvriers allemands professent presque tous l'athéisme, et pour dire la vérité ils ne peuvent se dispenser de cette négation complète des idées religieuses du passé sans se trouver en contradiction avec leur principe, et dès lors sans tomber dans l'impuissance. Ces cohortes de la destruction, ces démolisseurs effroyables, qui menacent toute notre vieille société décrépite, sont de beaucoup supérieurs aux chartistes d'Angleterre et aux niveleurs et égalitaires des autres pays. Les chartistes anglais sont seulement poussés par la faim et non pas par une idée, et aussitôt qu'ils se seront rassasiés de *rostbeaf* et de *plumpudding* et désaltérés de bonne *ale*, ils ne seront plus dangereux : affamés, ils sont forts ; repus, ils tomberont à terre comme les sangsues. Les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes les plus capables et les carac-

tères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir. Tous les autres partis et leurs représentants tudesques sont morts, archimorts et bien enterrés sous la voûte de l'église de Saint-Paul à Francfort. Je n'exprime pas ici des vœux ni des regrets; je relate des faits et je dis la vérité.

On ne doit pas attribuer à un trop grand don prophétique le mérite que j'ai d'avoir annoncé depuis longtemps dans mon livre *de l'Allemagne* les terribles symptômes des événements qui ne se sont accomplis que plus tard. Moi qui avais vu couver les œufs d'où sortirent les nouveaux oiseaux, j'ai pu facilement prédire quelles chansons nouvelles on fredonnerait et sifflerait et gazouillerait plus tard en Allemagne. J'avais vu Hegel assis avec sa triste mine de poule couveuse sur les œufs funestes, et j'avais entendu son gloussement. Pour dire la vérité, j'ai rarement compris ce pauvre Hegel, et ce n'est que par des réflexions arrivées après coup que je parvins à saisir le sens de ses paroles. Je crois même qu'il ne voulait pas être compris du tout, et que c'est pour cela qu'il avait adopté un langage si morose et si entortillé; la même cause nous explique peut-être aussi sa prédilection pour des personnes dont il était sûr qu'elles ne le comprenaient point, et qu'il pouvait donc avec toute sécurité honorer de son intimité. Leur médiocrité était une garantie de discrétion. C'est ainsi que nous ne pou-

vions comprendre la grande amitié qui existait entre le profond philosophe Hegel et l'idiot Henri Beer, frère défunt de M. Giacomo Meyerbeer, le grand homme que vous savez; ils étaient inséparables, et le spirituel Félix Mendelsohn expliquait ce phénomène par la malicieuse remarque que Hegel ne comprenait pas ce M. Henri Beer. Mais je pense maintenant que la vraie cause de cette intimité était chez Hegel la conviction parfaite de n'être compris par Henri Beer en rien de ce qu'il disait, et de pouvoir donc sans gêne se livrer en sa présence à tous ses épanchements du moment. D'ailleurs la conversation de Hegel n'était jamais autre chose qu'une espèce de monologue. Il semblait toujours se parler à lui-même avec le ton sépulcral de sa voix sans timbre qui allait très-bien à sa pensée. Parfois je fus frappé de la vulgarité baroque de ses images dont beaucoup me sont restées daguerréotypées dans la mémoire. Un soir, dans sa maison, prenant le café après le dîner, je me trouvais à côté de lui dans l'embrasure d'une fenêtre, et moi, jeune homme de vingt ans, je regardais avec extase le ciel étoilé, et j'appelais les astres le séjour des bienheureux. Mais le maître grommela en lui-même : « Les étoiles, hum! hum! les étoiles ne sont qu'une lèpre luisante sur la face du ciel. » — « Au nom de Dieu! m'écriai-je, il n'y a donc pas là haut un local de béatitude pour récompenser la vertu après la mort? » Mais Hegel, me regardant fixement de ses yeux blêmes, me dit d'un ton sec : « Vous réclamez donc à la fin encore

un bon pourboire pour avoir soigné madame votre mère pendant sa maladie ou pour n'avoir pas empoisonné monsieur votre frère? » A ces mots il se retourna tout craintif, mais parut aussitôt rassuré en voyant que ses paroles n'avaient été entendues par personne autre que Henri Beer, qui s'était approché de lui pour l'inviter à une partie de whist.

Combien il est difficile de comprendre les écrits de Hegel, combien on s'y trompe facilement en croyant comprendre tout en n'ayant appris qu'à construire des formules dialectiques, c'est ce dont je ne m'aperçus que bien des années plus tard, ici à Paris, quand je me mis à dépouiller les idées hégéliennes de leur idiome abstrait et diffus, et à les traduire dans la langue maternelle du bon sens et de l'intelligibilité universelle, c'est-à-dire en français. Dans la langue française il faut savoir exactement ce qu'on a à dire, et l'idée la plus bégueule est forcée de laisser tomber ses jupes mystiques et de se montrer dans toute sa nudité. C'est que j'avais l'intention d'écrire une exposition de la philosophie de Hegel à la portée de tout le monde, et je voulais la joindre à une nouvelle édition de *l'Allemagne* comme un complément de mon livre. Je me suis occupé de ce travail pendant deux ans, et j'avais réussi, à force de peine et d'efforts, à maîtriser cette matière rebelle et à formuler aussi claires que possible les pensées même les plus embrouillées de cette philosophie. Mais quand mon ouvrage fut enfin terminé, je fus saisi à son aspect

d'un frisson singulier, et il me sembla que le manuscrit me regardait d'un œil étranger, moqueur et même méprisant. J'étais tombé dans une singulière perplexité. L'auteur et son œuvre ne concordaient plus ensemble. C'est qu'à cette époque l'aversion pour l'athéisme, dont j'ai parlé tout à l'heure, s'était déjà emparée de mon âme, et comme je fus forcé de m'avouer que cette impiété avait trouvé son initiative et son principal soutien dans la philosophie de Hegel, celle-ci commença à me peser.

C'est ici l'endroit de faire un aveu qui expliquera mes embarras d'alors.

Je n'avais jamais senti un trop grand engouement pour la philosophie de Hegel, et, quant à une conviction de la vérité véritable de cette philosophie, je n'en pouvais pas avoir du tout. Je ne fus jamais un grand métaphysicien, et j'avais accepté sans examen la synthèse de la philosophie hégélienne dont les conséquences chatouillaient ma vanité. J'étais jeune et superbe, et mon orgueil ne fut pas médiocrement flatté par l'idée que j'étais un dieu. Je n'avais jamais voulu croire que Dieu était devenu homme, je taxais de superstition ce dogme sublime, et plus tard j'en crus Hegel sur parole quand je lui entendis dire que l'homme était Dieu. Une telle idée me sourit, je la pris au sérieux, et je soutins mon rôle divin aussi honorablement que possible. Cet absurde orgueil, loin de détériorer mes sentiments, les exalta jusqu'à l'héroïsme, et mes actions devinrent plus

brillantes et plus généreuses que celles de ces pauvres hères vertueux qui agissent seulement pour satisfaire aux commandements du devoir et de la morale. J'étais moi-même la loi vivante de la morale, j'étais impeccable, j'étais la pureté incarnée; les Madeleines les plus compromises furent purifiées par les flammes de mes ardeurs, et redevinrent vierges dans mes bras. Ces restaurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces. J'étais tout amour et tout exempt de haine. Je ne me vengeais plus de mes ennemis; car je n'admettais pas d'ennemis vis-à-vis de ma divine personne, mais seulement des mécréants; et le tort qu'ils me faisaient était un sacrilège, comme les injures qu'ils me disaient étaient autant de blasphèmes. Il fallait bien de temps en temps punir de telles impiétés, mais c'était un châtiment divin qui frappait le pécheur, et non une vengeance par rancune humaine. Je ne reconnaissais pas non plus à mon égard des amis, mais bien des fidèles, des croyants, et je leur faisais beaucoup de bien. Les frais de représentation d'un dieu qui ne saurait être chiche, et qui ne ménage ni sa bourse ni son corps, sont énormes; pour faire ce métier superbe, il faut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de beaucoup de santé. Or, un beau matin, — c'était à la fin du mois de février 1848, — ces deux choses me firent défaut, et ma divinité en fut tellement ébranlée qu'elle s'éroula misérablement. Les événements de ces folles journées de Février, où l'on vit la sagesse humaine aux

abois et les élus du crétinisme portés en triomphe, furent si inouïs, si fabuleux, qu'ils renversèrent les choses et les idées : si j'avais été un homme sensé, mon intelligence aurait succombé, mais fou comme j'étais, le contraire eut lieu, et, chose curieuse ! ce fut précisément à une époque de démence générale que moi je revins à la raison. Comme beaucoup d'autres dieux déconfits par la révolution de Février, je dus abdiquer ma divinité, et je redescendis à l'état de simple mortel. C'était en effet ce que j'avais de mieux à faire. Je rentrai dans le bercail de la foi, et je reconnus volontiers la toute-puissance de l'Être suprême qui règle seul les destinées du monde, et à qui depuis j'ai confié aussi l'administration de mes propres affaires, fort embrouillées alors que je les gérais moi-même. J'ai à présent moins de soucis en me reposant sur la providence de mon intendant céleste, et l'existence d'un Dieu est pour moi un grand bonheur ; je puis dans cette croyance les plus grandes consolations, et elle m'est en même temps aussi commode qu'économique. Je ne m'occupe plus de fastidieuses comptabilités ; en vrai dévot je n'empiète plus sur les attributions du bon Dieu, et je ne donne plus rien aux pauvres gens à qui j'ai autrefois distribué des secours. J'ai pieusement annoncé à ces infortunés que je ne suis plus pour rien dans le gouvernement du monde, et qu'ils doivent dorénavant réclamer l'aide du Seigneur qui réside dans les cieus, et dont le budget est aussi infini que sa miséricorde, tandis que moi, pour suffire

jadis à mes penchants divins, j'étais parfois obligé de tirer le diable par la queue, chose bien dure pour un Dieu. Ce n'est pas moi qui ferai désormais la propagande de l'athéisme; outre ma décadence financière, je ne jouis plus non plus d'une santé brillante, je suis même affecté d'une indisposition, à la vérité très-légère au dire de mes médecins, mais qui me retient déjà depuis plus de six ans au lit. Dans une telle position, c'est pour moi un grand soulagement d'avoir quelqu'un dans le ciel, à qui je puisse adresser mes gémissements et mes lamentations pendant la nuit, après que ma femme s'est couchée. Quelle terrible chose que d'être malade et seul, sans personne qu'on puisse importuner de la kyrielle de ses doléances! Qu'ils sont donc sots et cruels ces philosophes athées, ces dialecticiens froids et bien portants, qui s'évertuent à enlever aux hommes souffrants leur consolation divine, le seul calmant qui leur reste. On a dit que l'humanité est malade, que le monde est un grand hôpital. Ce sera encore plus effroyable quand on devra dire que le monde est un grand Hôtel-Dieu sans Dieu.

Les aveux qui précèdent feront comprendre au lecteur bienveillant pourquoi je sentis de l'éloignement, et bientôt même une aversion complète pour mon travail sur la philosophie de Hegel. J'avais reconnu que l'impression d'un tel écrit ne pouvait être salutaire ni au public ni à son auteur. — Et un jour que le feu pétillait bien gaiement dans mon foyer, je jetai mon manuscrit

dans les flammes, comme avait fait jadis mon ami Kitzler en pareille occasion; et quand ces feuilles, fruit de tant de labeur, s'envolèrent en fumée, j'entendis dans la cheminée un sifflement ricaneur comme le rire d'un démon.

Ah! si je pouvais anéantir de la même manière tout ce que j'ai jamais fait imprimer sur la philosophie allemande! mais cela est impossible, et comme je ne puis pas même empêcher la réimpression d'ouvrages déjà écoulés, il ne me reste qu'à confesser publiquement les variations qui se sont opérées depuis dans ma pensée, et à rectifier les erreurs que contient mon exposition des systèmes de philosophie allemande développés dans les trois premières parties de mon livre *de l'Allemagne*. J'avais fait imprimer à part ces trois parties, en version allemande, pour le public de mon pays; comme la dernière édition de cet ouvrage était épuisée il y a un an, et que mon libraire avait le droit d'en publier une nouvelle, j'ai accompagné cette réimpression d'une préface explicative dont je communique ici un passage pour me dispenser de la triste besogne de répéter les mêmes avertissements :

« Pour l'avouer avec sincérité, j'aimerais à pouvoir me dispenser tout à fait de réimprimer ce livre. C'est que, depuis sa publication, mes idées sur bien des choses, et principalement sur les choses divines, ont subi une grande transformation, et plus d'une des opinions que j'émis alors a fait place dans mon esprit à

des convictions contraires que je crois meilleures. Mais la flèche n'appartient plus à l'archer, dès qu'elle est partie de la corde de l'arc, et la parole ne nous appartient plus dès qu'elle a quitté nos lèvres et qu'elle a même été multipliée par la presse. En outre, des droits d'éditeur élèveraient contre moi des objections irrécusables si je voulais ne plus réimprimer ce livre et le retirer de la collection complète de mes ouvrages. Il est vrai que je pourrais employer la ressource usitée en pareil cas, d'adoucir mes expressions et de voiler leur effrayante nudité par des phrases, par des feuilles de vigne hypocrites; mais je hais du fond de mon âme toute duplicité de langage, toute parole équivoque, tous les expédients de la lâcheté littéraire. Cependant il reste à l'honnête homme, dans toutes les circonstances, le droit imprescriptible d'avouer franchement ses erreurs, et c'est de ce droit que j'userai ici sans crainte ni jactance. Je confesse donc ouvertement et franchement que tout ce qui a rapport dans ce livre à la grande question divine est aussi faux qu'irréfléchi. Aussi irréfléchi que faux est le jugement que j'avais répété, d'après mes maîtres des différentes écoles philosophiques, que le déisme, détruit en théorie par la logique, ne subsiste plus que piteusement dans le domaine d'une foi agonisante. Non, il n'est pas vrai que la critique de la raison par Kant, qui a anéanti les preuves de l'existence de Dieu, telles que nous les connaissions depuis Anselme de Cantorbury, ait anéanti en même temps l'idée même

de l'existence de Dieu. Le déisme vit, il vit de sa vie la plus véritable, la plus éternelle; il n'a pas expiré, et il n'a pas été le moins du monde frappé à mort par la nouvelle philosophie allemande. Dans les toiles d'araignée de la dialectique berlinoise, une mouche même ne trouverait pas la mort, et d'autant moins un Dieu. J'ai éprouvé en ma propre personne combien cette dialectique de mes amis de Berlin est peu dangereuse; elle tue toujours, mais les gens n'en restent pas moins en vie. Le portier de l'École de Hegel, le formidable Ruge, prétendit un jour avec l'aplomb le plus sérieux et le plus pesant qu'il m'avait assommé avec son bâton de concierge dans les *Annales de Halle*, et cependant à la même époque je me promenais sur les boulevards de Paris, frais et dispos, et plus immortel que jamais. Le brave et bon Ruge! plus tard il ne put s'empêcher lui-même de rire à pleins poumons, quand ici à Paris je lui fis l'aveu que je n'avais même jamais vu ces terribles feuilles assommantes qui devaient me tuer. Mes joues pleines et rubicondes, autant que le bon appétit avec lequel je mangeais les huîtres dont il me régalaît, le convinquirent combien peu je méritais la qualification de mort. En effet, j'étais à cette époque encore gros et gras, je me trouvais à l'apogée de mon embonpoint, et j'étais aussi présomptueux que le roi Nabuchodonosor avant sa chute.

« Hélas! quelques années plus tard s'accomplit en moi un changement et corporel et intellectuel. Combien de

fois depuis je pense à l'histoire de ce roi babylonien, qui s'imaginait être lui-même le bon Dieu, mais qui fut misérablement précipité de la hauteur de son orgueil, et rampa sur le sol comme une bête des champs, en mangeant de l'herbe (c'était sans doute de la salade). C'est dans le livre magnifique et grandiose du prophète Daniel que se trouve cette légende de Nabuchodonosor que je recommande, comme un sujet de méditation édifiante, non-seulement au bon Ruge, mais aussi à mon ami Marx, qui est encore plus endurci que lui, et de même aux sires Feuerbach, Daumer, Bruno Bauer, Stirner, Hengstenberg, etc. Il y a dans les saintes Écritures encore beaucoup de narrations aussi belles que remarquables, qui mériteraient également l'attention de ces dieux bipèdes, que je viens de nommer; il y a, par exemple, tout au début de la Genèse, l'histoire du Paradis avec l'arbre défendu et le serpent, ce docteur subtil, qui déjà six mille ans avant la naissance de Hegel, fit un cours complet sur la doctrine hégélienne. En effet, le métaphysicien tentateur du jardin d'Eden y développa avec beaucoup de finesse que l'absolu consiste dans l'identité d'être et de savoir, que l'homme devient dieu par la science, ou, ce qui est la même chose, que Dieu arrive dans l'homme à la conscience de lui-même. — Cette formule de la philosophie hégélienne n'est pas aussi naïve que les paroles rapportées par la Bible : Quand vous aurez mangé du fruit de l'arbre de la science, vous serez comme Dieu ! Madame

Ève ne comprit de toute cette démonstration qu'une seule chose, que le fruit était défendu, et parce qu'il était défendu elle en mangea, la bonne femme. Mais à peine eut-elle mangé de la pomme prohibée, qu'elle perdit son innocence, son ingénuité naturelle : elle trouva qu'elle était bien trop nue pour une personne de son rang, elle, la future aïeule de tant d'illustres rois et empereurs, et elle demanda une robe. Il est vrai qu'elle se contenta d'une robe de feuilles de figuier, mais alors il n'y avait pas d'étoffes de soie, les fabricants de Lyon n'étaient pas encore créés, et il n'existait pas de marchandes de modes ni de couturières dans le paradis — Ah ! que ce paradis doit avoir été beau ! C'est toujours une chose curieuse à constater qu'aussitôt que la femme arrive à la conscience d'elle-même, que son intelligence se réveille, sa première pensée est une robe.

« Ce passage de la Bible ne me sort pas de l'esprit, et j'aurais bien envie d'écrire les paroles du serpent, en guise d'épigraphe, sur le titre de ce livre, comme un avertissement au public, semblable à celui qu'on voit parfois sur des écriteaux suspendus aux grilles d'un parc seigneurial : « Ici se trouvent des chausse-trapes et des pièges à loup. » —

Les pages que je viens de citer sont suivies d'aveux qui expliquent l'influence que la lecture de la Bible a exercée sur l'évolution ultérieure de ma pensée ; c'est à ce saint livre que je dois la résurrection de mes sentiments religieux, et il devint dès lors pour moi une

source de salut aussi bien qu'une merveille digne de ma plus haute admiration. Chose curieuse! après avoir passé tant de folles années de ma vie à courir tous les bastringues de la philosophie, après m'être livré à toutes les cabrioles de l'esprit et avoir dansé et papillonné avec tous les systèmes possibles, sans y trouver ma satisfaction, pas plus que Messaline dans une de ces nuits de débauche, d'où elle sortait « fatiguée mais non assouvie! » — après toutes ces orgies de la raison, je me trouve tout à coup, comme par enchantement, placé côte à côte avec l'oncle Tom, le nègre dévot, et, animé d'une égale ferveur religieuse, je m'agenouille avec ce bon homme noir devant la Bible. — Quelle humiliation! avec toute ma science je ne suis pas arrivé à un meilleur résultat que le pauvre esclave ignorant qui avait à peine appris à épeler les mots des saintes Écritures! L'oncle Tom paraît à la vérité voir dans la Bible encore bien d'autres choses que moi, pour qui surtout la dernière partie de ce livre n'est pas encore tout à fait claire. Tom la comprend peut-être mieux, parce qu'il y a plus de coups de fouet, choses peu esthétiques qui ont répugné parfois à mon bon goût, quand je lisais les Évangiles et les Actes des apôtres. Un malheureux noir comme l'oncle Tom lit en même temps avec son dos, et c'est pourquoi il comprend souvent bien mieux que nous. En revanche, je crois pouvoir me flatter d'avoir saisi mieux que lui le caractère de Moïse dans la première partie du saint livre. Cette grande figure de Moïse

ne m'a pas peu imposé. Quel personnage gigantesque ! Je ne puis me figurer qu'Og, roi de Basan, ait été plus grand. Comme le Sinaï semble petit, quand Moïse se tient sur son sommet ! Ce mont Sinaï n'est que le piédestal où posent les pieds du grand homme, tandis que sa tête atteint le ciel où il parle avec Dieu. — Que le bon Dieu me pardonne ce péché, mais souvent il m'a paru lui-même n'être que le reflet rayonnant de Moïse à qui il ressemble à s'y méprendre, autant dans sa colère que dans son amour. Ce serait sans doute un grand péché, ce serait de l'anthropomorphisme païen de vouloir admettre une pareille identité du Dieu avec son prophète ; — mais leur ressemblance est vraiment frappante.

Je n'avais auparavant pas beaucoup aimé Moïse, probablement à cause de l'esprit hellénique qui prédominait en moi, et parce que je ne pardonnais pas au législateur des Juifs sa haine contre tout ce qui est image, contre toute représentation plastique, enfin contre l'art. Je ne voyais pas que Moïse, malgré son inimitié iconoclaste contre l'art, était pourtant lui-même un grand artiste et possédait le vrai génie artistique. Seulement le génie artistique de Moïse, comme celui de ses compatriotes les Égyptiens, était dirigé de préférence vers le colossal et l'indestructible. Mais ce génie de Moïse différait du génie égyptien en ce qu'il ne formait pas ses œuvres d'art de tuiles et de granit ; non, s'il construisait, lui aussi, des pyramides, c'étaient des pyramides

d'hommes, il ciselait des obélisques humains, il prit une pauvre tribu de bergers, la pétrit entre ses mains et en forma un peuple capable de braver également les siècles, un peuple grand et saint et éternel, un peuple de Dieu propre à servir de modèle à tous les autres peuples et à devenir même le prototype de l'humanité entière : il créa Israël ! A bien plus juste titre que le poëte romain, cet artiste, fils d'Amram et de la sage-femme Iochevit, peut se vanter d'avoir élevé un monument fait pour survivre à toutes les créations d'airain !

De même que le maître, son œuvre aussi, le peuple hébreu, n'a jamais été traité par moi avec assez de vénération, et cela sans doute encore à cause de ma nature gréco-païenne, je dirais la partialité de mon esprit athénien qui abhorrait l'ascétisme de la Judée. Ma prédilection pour le monde hellénique a diminué depuis. Je vois à présent que les Grecs n'ont été que de beaux adolescents, tandis que les Juifs ont toujours été hommes, et des hommes puissants et indomptables, non-seulement jadis, dans l'antiquité, mais encore jusqu'à nos jours, malgré dix-huit siècles de persécution et de misère. J'ai appris depuis à mieux les apprécier, et si tout orgueil de naissance n'était pas une contradiction saugrenue dans la bouche du champion des principes démocratiques de la Révolution, l'auteur de ce livre pourrait se glorifier d'avoir eu des ancêtres appartenant à la noble maison d'Israël, d'être un descendant de ces martyrs qui ont donné au monde un Dieu, qui

ont promulgué le code éternel de la morale, et qui ont vaillamment combattu sur tous les champs de bataille de la pensée.

L'histoire du moyen âge et même celle des temps modernes ont rarement noté dans leurs annales les noms de ces chevaliers de Dieu, car ceux-ci combattaient d'ordinaire la visière baissée. Pas plus que les hauts faits des Juifs, leur véritable caractère n'est connu du monde. On croit les connaître, parce qu'on a vu leurs barbes, mais jamais on n'en a aperçu davantage, et, comme au moyen âge, ils sont encore aux temps modernes un mystère ambulante. Ce mystère sera dévoilé le jour où il n'y aura plus, selon la prédiction du prophète, qu'un seul berger et un seul troupeau, et où le Juste qui a souffert pour le salut de l'humanité recevra sa palme glorieuse.

On le voit, moi qui avais autrefois l'habitude de citer Homère, je cite maintenant la Bible, comme l'oncle Tom. En effet, je dois beaucoup à ce saint livre. Il a réveillé en moi, comme je l'ai dit plus haut, le sentiment religieux. Cette renaissance du sentiment religieux put suffire au poète qui est peut-être plus que d'autres mortels en état de se passer de dogmes positifs : car lui, le poète, possède la grâce, et devant son esprit se dévoilent tous les symboles et s'ouvrent toutes les portes du ciel. Pour y entrer, je me plais à le dire, il n'a besoin ni de la clef de saint Pierre ni de celle d'aucun autre concierge des différentes églises. Je ne saurais proclamer assez

Pauline

haut devant le public, que mes prétentions à ce privilège de poète sont restées toujours les mêmes, quoique sous ce rapport dans les derniers temps les bruits les plus contradictoires aient couru sur mon compte. Je dois faire mention ici de ces bruits contradictoires, dont je me serais peu préoccupé à une autre époque, où le sourire de l'indifférence se jouait encore sur mes lèvres. Oui, des hommes très-charitables, mais non pas très-sagaces, de l'Allemagne protestante, m'ont demandé avec instance si la religion évangélique luthérienne, que j'avais professée jusqu'alors avec une tiédeur peu édifiante, avait trouvé en moi une sympathie plus grande maintenant que j'étais devenu malade et pieux? Non, mes chers amis, à cet égard aucun changement ne s'est opéré en moi, et si je continue d'appartenir pour ainsi dire officiellement à la croyance protestante et évangélique, c'est parce qu'elle ne me gêne pas du tout, comme elle ne me gênait pas trop non plus autrefois. Il est vrai, et je le confesse sincèrement, lorsque je me trouvais en Prusse et surtout à Berlin, j'aurais volontiers renoncé définitivement, comme beaucoup de mes amis, à tout lien d'église quel qu'il fût, et si je ne l'ai pas fait, c'est uniquement parce que les autorités du pays défendaient le séjour de la Prusse, et surtout celui de Berlin, à quiconque n'était pas membre d'une des religions positives reconnues et privilégiées par l'État. Comme Henri IV, de goguenarde mémoire, avait dit jadis : Paris vaut bien une messe! je pouvais bien dire à mon

tour : Berlin vaut bien un prêche ! et je pouvais comme auparavant subir gaiement ce christianisme éclairé, filtré et épuré de toute superstition, qu'on débitait alors dans les églises de Berlin, et où la divinité du Christ n'était pas même de rigueur, de sorte qu'on pouvait s'en passer comme on peut se passer de tortue dans une soupe à la tortue ; c'était simple affaire de goût. A cette époque j'étais encore moi-même un Dieu, et aucune des religions positives n'avait pour moi plus de prix que les autres ; je pouvais par courtoisie porter l'uniforme de telle ou telle religion, de même que par exemple l'empereur de Russie se travestit en officier de la garde prussienne, quand il fait au roi de Prusse l'honneur d'assister à une revue de grande parade à Postdam.

Maintenant que par le réveil de mes sentiments religieux, ainsi que par mes souffrances corporelles, bien des changements se sont opérés en moi, — est-ce que maintenant l'uniforme de courtoisie que j'endossais dans les parades de l'église protestante répond en quelque sorte à ma pensée intime ? Est-ce que ma croyance officielle est devenue pour moi plus ou moins une vérité ? C'est une question mal posée, à laquelle je ne saurais répondre ici d'une manière complète ; cependant elle me fournira l'occasion de faire remarquer jusqu'à quel point, selon ma conviction d'aujourd'hui, le protestantisme a bien mérité du salut du monde, et l'on comprendra alors facilement quel est le degré de sympathie qui lui est désormais acquis de ma part. Autrefois, où je portais un

intérêt prépondérant à la philosophie, je ne savais apprécier le protestantisme que pour les services qu'il a rendus à l'affranchissement spirituel de l'homme, à la conquête de la liberté de penser ; car c'est sur le sol de cette conquête que purent s'avancer plus tard Leibnitz, Kant et Hegel, — Luther, ce puissant sapeur à la hache formidable, dut précéder ces champions de la pensée et leur frayer le chemin. Sous ce rapport aussi j'avais représenté la réforme comme le point de départ de la philosophie allemande, et j'avais justifié ainsi le parti guerroyant que je pris pour les intérêts du protestantisme. A présent, dans mes années avancées, où le sentiment religieux longtemps comprimé déborde de nouveau en moi, et où le métaphysicien naufragé s'accroche à la Bible : à présent j'apprécie le protestantisme tout particulièrement à cause de ses mérites pour la découverte et la propagation de l'Écriture sainte. Je dis la découverte, car les Juifs qui avaient sauvé la Bible lors du grand incendie du second temple, et qui, pourchassés d'un pays à l'autre durant tout le moyen âge, l'avaient transportée avec eux dans toutes les pérégrinations de l'exil, pour ainsi dire comme une patrie portative, — ils tenaient ce trésor soigneusement caché dans leur *ghetto*, où les savants allemands, précurseurs de la réforme, se glissaient furtivement pour apprendre l'hébreu qui était la clef du bahut renfermant les véritables richesses d'Israël. Un de ces savants, et le plus illustre, était le docteur Reuchlinus, et ses ennemis, la clique des Hochstraaten à Cologne,

qu'on faisait passer pour d'imbéciles *obscuri viri*, n'étaient nullement des idiots, mais au contraire des inquiéteurs pleins de perspicacité, qui prévoyaient très-bien le malheur qu'apporteraient à l'Église la connaissance et la vulgarisation des saintes Écritures : c'est de là que vint leur rage de persécution contre tous les livres hébreux, qu'ils conseillaient de brûler sans exception, tandis qu'ils cherchaient à faire exterminer par une populace fanatisée les recéleurs de ces livres, les drogmans de la langue sacrée, les Juifs. Maintenant que les causes de ces conflits ont été mises à jour par l'histoire, on voit combien chacun avait raison au fond. Les *obscuri viri* croyaient que le salut du monde était en péril, et tous les moyens, le mensonge et le meurtre, leur semblaient permis, surtout à l'endroit des Juifs. C'était chose facile que de lâcher contre eux le pauvre peuple, ces enfants d'une misère héréditaire, qui haïssaient déjà suffisamment les Juifs à cause de leurs richesses amassées ; car, remarquez-le bien, ce qui est appelé aujourd'hui la haine des prolétaires contre les riches, s'appelait autrefois la haine contre les Juifs. En effet, ces derniers étant exclus de toute possession territoriale et de tous les métiers et corporations industriels, et n'ayant par conséquent que la ressource du commerce et des affaires d'argent, que l'Église réprouvait et interdisait à ses fidèles, les Juifs étaient légalement condamnés à devenir riches, haïs et assassinés. Ces assassinats, il est vrai, étaient dans ces temps naïfs encore couverts d'un manteau re-

ligieux, et l'on disait qu'il fallait exterminer ceux qui avaient jadis crucifié Notre Seigneur. Chose étrange ! justement le peuple qui avait donné un Dieu au monde, et dont toute la vie ne respirait que la crainte de Dieu, fut décrié comme déicide ! Nous vîmes la parodie sanglante d'une telle démence, alors qu'éclata la révolution de Saint-Domingue, où une bande de nègres qui saccagea les plantations et massacra les créoles, avait à sa tête un fanatique noir, qui portait un immense crucifix et hurlait comme un forcené : Les blancs ont tué le Christ, allons tuer tous les blancs !

Oui, c'est à ces mêmes Juifs, auxquels le monde doit son Dieu, qu'il est aussi redevable de la parole divine, de la Bible : de même qu'ils la sauvèrent du sac de Jérusalem, ils surent la sauver aussi plus tard, lorsque éclata la grande débâcle, je dirais la banqueroute de l'empire romain, et que les peuples du Nord, se ruant sur l'ancien monde païen, le détruisirent et fondèrent sur ses ruines un nouveau monde, aussi barbare qu'eux-mêmes. Durant toute cette période tumultueuse, que nous nommons celle de la migration des peuples, et pendant tout le moyen âge, siècles de superstitions et de rapine, les Juifs, quoique harcelés sans relâche et vivant dans la tourmente d'une fuite continuelle, conservèrent pourtant intact leur précieux dépôt, les saints livres, jusqu'au jour où le protestantisme parut et vint les chercher chez eux, pour les traduire dans les langues de tous les pays et pour les répandre par tout l'univers. Cette

propagation a porté les fruits les plus bienfaisants, et elle dure encore jusqu'à ce jour, où la propagande de la Société Biblique remplit une mission vraiment providentielle. Cette mission est plus importante qu'on ne pense, et elle aura en tout cas des conséquences bien différentes de celles que se figurent les pieux patrons de cette Société d'exportation de christianisme britannique. Ces *gentlemen* croient établir la domination d'un étroit et mesquin dogmatisme anglais, propre à leur procurer le monopole du ciel, qui deviendrait un domaine de l'église anglicane, comme l'océan est déjà inféodé à leur puissance maritime — Mais au lieu de faire de bonnes affaires dans une telle spéculation, les commissionnaires et expéditeurs des saintes Écritures avancent à leur insu la ruine de toutes les sectes protestantes, qui sans exception vivent de la vie de la Bible, mais qui sans exception aussi seront absorbées par elle, et s'engloutiront dans une autocratie biblique, je pourrais dire dans l'empire absolu et universel de la Bible. Cet empire, que l'aveugle dévotion anglaise ou anglomane avance à son insu, est précisément la grande démocratie future où tout homme doit être évêque et roi dans sa propre maison, qui sera à la fois son église et son château — Oui, en répandant la Bible sur tout le globe, en la glissant pour ainsi dire dans les mains de l'humanité entière, par toutes sortes de ruses mercantiles, par la contrebande et le troc, et en la livrant ainsi à l'exégèse de la raison individuelle, ces propagateurs malavisés fon-

dent le règne du pur sentiment religieux, de l'amour du prochain, de la vraie moralité enfin, qui ne peut être enseignée par des formules scolastico-dogmatiques, mais seulement par des images et des exemples, tels qu'il s'en trouve dans ce saint et beau livre d'éducation, écrit pour des enfants de tout âge, et que nous appelons la Bible.

C'est un spectacle merveilleux, que de regarder les pays où la Bible a déjà exercé, depuis la réformation, son influence salulaire sur les habitants, en imprimant à leurs mœurs, à leur manière de penser et à leurs sentiments, ce cachet de la vie de Palestine qui se manifeste dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Au nord de l'Europe et de l'Amérique, notamment dans les pays scandinaves et anglo-saxons, en général chez les peuples d'origine germanique, et en quelque sorte aussi chez les descendants des anciens Celtes, cette renaissance de la vie de Palestine est tellement prononcée, que dans ces contrées on se croirait transporté au milieu de véritables Juifs. Par exemple, les Écossais protestants, ne sont-ce pas des Hébreux dont les noms mêmes sont partout bibliques, et dont le jargon onctueusement parabolique et le *cant* peu charitable rappellent parfois la Jérusalem des Pharisiens? On pourrait dire que la religion de cette Écosse dévote n'est qu'un judaïsme qui mange du porc. Il en est de même dans plusieurs provinces de l'Allemagne septentrionale, dans le Danemark et dans la Suède; sans parler de bien des nouvelles communes

néo-hébraïques des États-Unis, où l'on singe d'une façon pédantesque les mœurs patriarcales de l'Ancien Testament. La vie de Palestine y paraît comme daguer-réotypée, les contours en sont scrupuleusement justes, mais le tout a une teinte gris terne, et il y manque le coloris chaud et brillant de la Terre promise. Mais la caricature disparaîtra un jour, et ce qui est vrai et impérissable, les bonnes mœurs, la vie chaste et probe de l'ancien judaïsme, s'épanouira et fleurira dans ces pays d'une manière aussi saintement belle que jadis aux bords bénis du Jourdain et sur les hauteurs sacrées du Liban. On n'a pas besoin de palmiers et de chameaux pour être honnête et bon.

Peut-être ce n'est pas seulement la perfectibilité des peuples que je viens de mentionner, qui leur a fait adopter si facilement la vie judaïque dans leurs mœurs et dans leur façon de penser. La raison de ce phénomène se trouve peut-être aussi dans le caractère du peuple juif, qui a toujours eu une très-grande affinité avec le caractère de la race germanique et plus ou moins aussi avec le génie des Celtes. La Judée m'est toujours apparue comme un fragment de l'Occident perdu au milieu de l'Orient. En effet, avec sa croyance spiritualiste, avec ses mœurs austères et parfois ascétiques, avec sa vie sérieuse, contemplative et presque abstraite, ce pays et ses habitants formèrent toujours le contraste le plus singulier avec les pays et les peuples qui les environnaient et qui, voués au culte le plus ardent, le plus con-

loré et le plus luxuriant de la nature idolâtrée, passaient leur existence dans la joyeuse ivresse des sens. Israël était assis pieusement sous son figuier, chantant la louange du Dieu invisible, et vivant de la vertueuse vie des justes, tandis qu'alentour les temples de Babylone, de Ninive, de Sidon et de Tyrus retentissaient du bruit des tambours et des cymbales dans ces fêtes monstrueuses et infâmes, dans ces orgies sanglantes et lubriques, dont la description nous fait encore aujourd'hui dresser les cheveux d'épouvante. — Si l'on considère cet entourage impie, on ne peut pas assez admirer la grandeur précoce du peuple juif. Quant à l'amour de la liberté qui régnait au sein de ce peuple, tandis que non-seulement dans son voisinage, mais chez toutes les nations de l'antiquité et même chez les Grecs philosophes, l'esclavage était justifié et florissant, — je ne veux pas parler ici de cet amour de la liberté chez les Juifs pour ne pas compromettre l'Ancien et le Nouveau Testament auprès des puissants du jour. Jamais, non jamais il n'y a eu de socialiste plus audacieux que notre maître et Seigneur Jésus-Christ, et déjà Moïse donnait, lui aussi, dans le communisme, quoiqu'en homme pratique et sensé il ait seulement cherché à transformer les usages existants par rapport à la propriété. Oui, au lieu de lutter avec l'impossible, au lieu de décréter par un coup de tête l'abolition de la propriété, il ne s'efforça que de la moraliser, il chercha à mettre la propriété en harmonie avec l'équité et le véritable droit de la raison, à la mo-

difier selon les vrais besoins de l'humanité; et c'est ce qu'il opéra par l'établissement du *jubilé*, où tout héritage aliéné, qui chez un peuple agricole consiste toujours en terres, retombait en la possession du propriétaire primitif, de quelque manière qu'il fût sorti de ses mains. Cette institution du *jubilé* forme le contraste le plus tranché avec la *prescription* chez les Romains, où après l'écoulement d'un certain laps de temps, celui qui était de fait possesseur d'un bien, ne pouvait plus être forcé à le restituer au propriétaire légitime, si celui-ci n'était pas à même de prouver que pendant ce temps déterminé il en avait exigé la restitution en due forme. Cette dernière condition laissait libre jeu à la chicane, surtout dans un État où fleurissaient le despotisme et la jurisprudence, et où l'usurpateur riche avait à sa disposition tous les moyens d'intimidation, principalement vis-à-vis du pauvre, qui ne pouvait pas acheter de témoins et faire face aux exigences de la procédure. Le Romain était à la fois soldat et jurisconsulte, et il savait légaliser par sa faconde et les ruses du barreau le butin qu'il avait conquis par la force brutale de l'épée. Il n'y avait qu'un peuple de brigands et d'avocats casuistes qui fût capable d'inventer la prescription et de la consacrer dans le code civil du droit romain, dans ce livre inique, cruel et infernal, qu'on serait tenté d'appeler la Bible de Satan.

J'ai parlé tout à l'heure de la parenté morale, de l'affinité élective qui existe entre les Juifs et les Germains, et sous ce rapport je note ici, comme un trait remar-

quable, la juste répugnance avec laquelle le vieux droit germanique stigmatise la prescription ; dans la bouche du paysan bas-saxon vit encore de nos jours ce bel et touchant dicton : « Cent ans d'usurpation ne font pas un an de droit. » (*Hundert Jahr Unrecht machen nicht ein Jahr Recht*). La législation de Moïse protesta d'une manière encore plus décidée contre cette abominable loi de la prescription, en instituant le jubilé. Moïse ne voulait pas abolir la propriété, il voulait plutôt que chacun en possédât, afin que personne ne devînt par la pauvreté un valet, un serf, avec des sentiments serviles. La liberté fut toujours la pensée fondamentale de ce généreux libérateur, et c'est cette pensée qui respire et brûle dans toutes ses lois concernant le paupérisme. Il haïssait l'esclavage presque avec fureur, mais il ne pouvait pas anéantir complètement cette monstruosité par trop enracinée dans la vie domestique d'un âge primitif, et il devait borner ses efforts à adoucir légalement le sort des esclaves, à leur faciliter le rachat et à restreindre la durée du service. Mais lorsqu'un esclave, que la loi affranchissait enfin, ne voulait absolument pas quitter la maison de son maître, alors, d'après la loi de Moïse, ce gueux d'un servilisme incorrigible était cloué par Poireille à la porte de l'habitation du maître, et après cette exposition ignominieuse, l'esclave était légalement condamné à servir tout le reste de sa vie. O Moïse, grand émancipateur, vaillant rabbin de la liberté, adversaire terrible de toute servitude ! tends-moi ton marteau et tes

clous, afin que j'applique ta loi à cette valetaille sentimentale, à ces laquais à la livrée noire, rouge et or, et qui chantent les délices de l'esclavage — C'est par leurs longues oreilles que je les attacherai au portail du château de leur maître, S. M. le roi de Prusse !

Je quitte l'océan des considérations générales sur la religion, la morale et l'histoire, pour ramener modestement l'esquif de mes pensées dans ces eaux douces et paisibles, où l'auteur pourra, avec une indolence rêveuse, faire se refléter sa propre image.

J'ai déjà dit un mot de la naïve supposition émise d'une façon assez indiscreète par plusieurs de mes compatriotes qui semblaient s'imaginer qu'avec le réveil de mes sentiments religieux mon intérêt pour l'Église se serait sans doute accru en même temps. Je ne crois avoir laissé nulle part entrevoir dans mes écrits une prédilection pour une des différentes religions positives, et l'on a pu facilement s'apercevoir que je ne fus jamais extraordinairement épris ni d'aucun dogme ni d'aucun culte ; or, pour ne pas laisser de doute à ce sujet, je dois avouer que je n'ai pas changé sous ce rapport, et que je suis resté complètement le même. En m'empressant aujourd'hui de formuler cet aveu aussi nettement que possible, j'ai en même temps en vue quelques membres trop zélés de l'église catholico-romaine que je voudrais faire sortir d'une erreur dans laquelle ils sont pareillement tombés à mon égard. Chose étrange ! à la même époque où le protestantisme en Allemagne me fit l'hon-

neur non mérité de se figurer que j'étais devenu un des croyants les plus illuminés, un des élus les plus fervents de l'église évangélique, moi qui étais auparavant un de ses membres les plus tièdes, il se répandit aussi le bruit que j'avais embrassé la foi catholique; bien des bonnes âmes assuraient même que cette conversion avait déjà eu lieu il y a de longues années, et elles appuyaient leur dire par l'indication des détails les plus circonstanciés : elles précisaient la date et désignaient par son nom l'église où j'aurais abjuré l'hérésie du protestantisme et où je serais entré dans le giron de l'église catholique, apostolique et romaine. Il ne manquait à leurs récits que l'indication du grand nombre de coups de cloche dont le sacristain m'aurait gratifié à cette solennité. Combien ce conte édifiant avait gagné de consistance, c'est ce que je vois par des journaux et des lettres qui me parviennent de mon pays, et je ne saurais exprimer l'embarras tragi-comique où je me trouve parfois en voyant quelle affectueuse et béate joie, quelle touchante charité la prétendue bonne nouvelle fait éclater dans plus d'une des missives qu'on m'adresse. Plusieurs voyageurs m'ont raconté que ma conversion miraculeuse fournit même en quelques endroits matière à l'éloquence de la chaire. Des séminaristes de talent désirent mettre sous mon patronage leurs premiers essais d'homélies, leurs poésies sacrées et leurs élucubrations sur l'histoire ecclésiastique. On voit en moi une future lumière de l'Église. Je ne saurais me moquer de

cette pieuse illusion, car l'intention qui l'accompagne est on ne peut plus honnête, — et quelque blâme qu'on puisse déverser sur les zélateurs du catholicisme, une chose au moins est certaine : c'est qu'ils ne sont pas des égoïstes, ils s'occupent de leur prochain ; malheureusement parfois un peu trop.

Ces faux bruits ne peuvent être attribués à aucune malignité ; je n'y reconnais qu'une erreur, et c'est sans doute le hasard qui a défiguré en cette occurrence les faits les plus innocents. Oui, c'est sur des faits réels que repose l'indication de temps et de lieu dont je viens de parler ; j'ai été en effet, au jour désigné, dans l'église désignée, qui était même autrefois une église de jésuites et qui s'appelle Saint-Sulpice ; je m'y suis aussi soumis à un acte religieux, — seulement cet acte n'était pas une odieuse abjuration, mais un serment de fidélité conjugale très-bourgeoisement édifiant ; — j'y ai fait bénir par l'Église, après le mariage civil, mon union avec ma bien-aimée épouse, parce que celle-ci, issue d'une famille catholique très-orthodoxe, ne se serait pas crue assez mariée sans une telle cérémonie. En la supprimant j'aurais pu jeter le trouble dans une âme pieuse, qui devait pour son bonheur rester fidèle aux traditions religieuses de ses ancêtres. D'ailleurs il est bon pour bien des raisons qu'une femme soit attachée à une religion positive. Trouve-t-on chez les femmes de la confession protestante plus de fidélité que chez celles de la croyance catholique ? C'est un point trop scabreux à

discuter. En tout cas, le catholicisme d'une épouse est une chose très-salutaire pour le mari. Quand les femmes catholiques ont commis une faute, elles n'en gardent pas longtemps les regrets; aussitôt qu'elles ont reçu l'absolution par leur confesseur, elles en ont la conscience nette et se prennent de nouveau à gazouiller et à rire, et elles ne gâtent pas à leurs maris la bonne humeur ou la soupe, par le marasme que donnent aux femmes les tristes réflexions sur le passé. La pauvre épouse protestante au contraire, quand elle a commis un péché véniel, dont aucun prêtre ne soulage sa conscience, y pense toujours et se croit obligée de l'expié jusqu'à la fin de sa vie par une pruderie acariâtre et morose, par une vertu rébarbative et hargneuse qui gronde sans relâche. Sous un autre rapport encore, la confession est très-utile, et c'est un véritable bienfait pour l'époux que la pécheresse catholique n'ait pas la mémoire longtemps chargée du terrible secret de son délit; car, puisque les femmes sont forcées par leur nature de tout dire à la fin, il vaut mieux qu'elles n'avouent certaines choses qu'à leur confesseur au lieu de courir le risque d'être subitement entraînées par les angoisses d'un remords ou par accès malencontreux de tendresse, ou enfin par un débordement de leur babil intarissable, à faire au pauvre mari leur fatal aveu!

Oui, l'impiété est en tout cas très-dangereuse dans l'union conjugale, et quelque vertement que je me sois montré moi-même esprit fort dans mes écrits, je n'ai

jamais permis qu'on prononçât dans ma maison un seul mot peu canonique. Aussi j'ai vécu comme un honnête épicier dans mon intérieur, au milieu de Paris, la Babylone moderne, et c'est pourquoi, lorsque je pris femme, je voulus ne pas me priver de la bénédiction de l'Église, quoique dans ce pays éclairé de France le mariage civil, institué par les lois, soit suffisamment sanctionné par la société. Mes amis du parti radical, autant que ceux du parti protestant, m'en ont voulu beaucoup et m'ont reproché d'avoir fait de trop grandes concessions à la *pré-traille*. Leurs sarcasmes sur ma faiblesse auraient été bien plus méchants encore, s'ils avaient su quelles autres et plus grandes concessions j'ai faites alors au clergé qu'ils abhorrent et qu'ils appellent l'ogre de Rome. En ma qualité de protestant qui voulais épouser une catholique, j'avais besoin, pour faire bénir cette union par un prêtre de son culte, j'avais besoin, dis-je, d'une dispense spéciale de l'archevêque; mais ce dernier ne donne cette dispense qu'à la condition expresse que le futur époux s'engage par écrit à faire élever dans la religion de leur mère les enfants qu'il pourrait procréer. Cette promesse est consignée dans un acte formel, et quels que soient les cris qu'on élève dans le monde protestant sur une pareille contrainte, il me semble que le clergé catholique est ici parfaitement dans son droit, car celui qui requiert de l'Église la garantie de sa bénédiction, doit se conformer aux conditions qu'elle met à la donner. Je m'y suis donc conformé tout à fait de bonne foi, et j'aurais cer-

tainement rempli mes obligations s'il y avait eu lieu. Mais, soit dit entre nous, comme je ne me connaissais pas une vocation trop prononcée pour la paternité, j'ai pu souscrire d'autant plus consciencieusement à l'engagement en question ; et lorsque je déposai ma plume après la signature, j'entendis ricaner dans ma mémoire les paroles de la belle Ninon : Oh, le beau billet qu'à Lachastre !

Pour compléter mes aveux, j'ajoute qu'à cette époque, pour obtenir la dispense de l'archevêque, j'aurais été capable de donner à l'église catholique non-seulement mes enfants, mais encore moi-même par-dessus le marché, tant j'y mettais peu d'importance alors. Toutefois, l'*Ogre de Rome* qui, pareil au monstre dans les contes de fées, se réserve les naissances futures pour prix de ses services, ce pauvre ogre ne pensa pas à me dévorer moi, mais se contenta de cette progéniture qui a toujours tardé à venir, et c'est ainsi que je suis resté protestant, tel que je l'étais, et en ma qualité de protestant je proteste contre des bruits qui, sans être injurieux, peuvent cependant être exploités au préjudice de ma réputation.

En effet, moi qui laissai toujours passer sans m'en soucier les propos même les plus absurdes sur mon compte, je me suis cru obligé de faire cette rectification pour ne pas offrir au parti mal léché des Atta-Troll allemands l'occasion de grommeler sur ma légèreté et mon inconstance en toute chose, et de faire ressortir er

même temps leur chaste et pieuse invariabilité, cousue dans une peau d'ours des plus imperméables. Cette réclamation est donc dirigée contre de véritables bêtes et non pas contre l'*ogre de Rome*. J'ai déjà, il y a longtemps, renoncé complètement à faire la guerre au catholicisme romain, et je laisse depuis des années reposer dans le fourreau le glaive que j'avais tiré jadis au service d'une idée, et non d'une passion personnelle. En effet, je n'étais dans ce combat pour ainsi dire qu'un officier de fortune qui se bat bravement, mais qui, après la bataille ou l'escarmouche, ne garde aucune goutte de fiel dans son cœur, ni pour la chose combattue, ni pour ceux qui la défendent. Une inimitié fanatique contre la papauté romaine ne pouvait exister en moi, parce que je manque de cet esprit borné qui est nécessaire pour une telle animosité. Je connais trop bien ma taille intellectuelle pour ne pas savoir que je n'aurais guère, même par les plus furieux assauts, pu faire la moindre brèche à un colosse tel que l'église de Saint-Pierre; je pouvais tout au plus être un modeste manœuvre dans sa lente démolition qui pourra durer encore bien des siècles. J'étais trop versé dans l'histoire pour n'avoir pas reconnu les proportions gigantesques de cet édifice merveilleux; — nommez-le toujours la bastille de l'esprit, soutenez toujours que cette forteresse n'est plus défendue aujourd'hui que par des invalides: il n'en est pas moins vrai que cette bastille ne serait pas non plus facile à enlever, et certes! plus d'un

jeune assaillant va encore se rompre le cou contre ses créneaux. Comme penseur je n'ai jamais pu refuser mon admiration à l'enchaînement ingénieux et conséquent de tout ce système religieux et moral qu'on nomme l'Église catholique, apostolique et romaine; aussi puis-je me vanter de n'avoir jamais, par la raillerie et le persiflage, attaqué ni son dogme ni son culte, et l'on m'a fait à la fois trop d'honneur et trop de déshonneur en m'appelant un parent de Voltaire par l'esprit. Je fus toujours poète, poète véritable, et c'est pourquoi la poésie qui fleurit et brille dans les symboles du dogme et du culte catholiques a dû se révéler à moi bien plus profondément qu'à d'autres. De la sorte j'étais souvent, moi aussi, dans ma jeunesse, enivré par la douceur intime et infinie de la poésie spiritualiste du catholicisme, et la délirante joie sépulcrale, la volupté de la mort, qui y domine, me faisait souvent frissonner d'ineffables délices. Moi aussi, je m'exaltais alors pour la sainte Vierge, la reine des anges, la Vénus immaculée des cieux, je mettais en vers coquets les légendes de sa grâce divine et de sa miséricorde sans bornes; et mon premier recueil de poésies contient de cette belle époque maintes traces enthousiastes de mon adoration pour la madone que j'ai effacées toujours avec un soin mesquin dans les recueils suivants.

Les années de la vanité sont passées, et je permets à chacun de sourire de ces aveux.

Je n'ai sans doute pas besoin de dire expressément

P/2/m

que, de même qu'il ne régnait en moi aucune haine aveugle contre l'église romaine, de même aucune petite rancune contre ses prêtres ne pouvait nicher dans mon âme : ceux qui connaissent mes dons satiriques et les besoins de mon *humour*, qui m'entraînaient souvent irrésistiblement vers la caricature, me donneront à coup sûr le témoignage d'avoir toujours ménagé les faiblesses humaines du clergé. Et pourtant je fus bien des fois, à une certaine époque, excité à d'amères représailles par ces rats cagots et venimeux qui s'agitent dans les sacristies de la Bavière et de l'Autriche, et qui, s'ils ne font pas grand mal par leurs morsures, en font d'autant plus par les nausées que vous donne leur puanteur. Cependant, même dans mon dégoût le plus violent, je gardai toujours ma vénération pour les véritables représentants du sacerdoce, parce qu'en reportant mes regards dans le passé, je me souvenais à quel point des prêtres catholiques avaient autrefois bien mérité de moi. C'étaient en effet des prêtres catholiques à qui j'avais dû, dans mon enfance, ma première instruction ; c'étaient eux qui avaient guidé les premiers pas de mon esprit dans leur école primaire. A l'école secondaire, que je visitais plus tard à Dusseldorf, et qui, sous le gouvernement français, s'appelait lycée, les professeurs étaient encore presque tous des prêtres catholiques, et ils s'occupèrent avec un zèle bien charitable de la culture de mon intelligence. Depuis l'invasion prussienne, où cette école reçut le nom gréco-prussien de *gymnase*, ces ecclésiast-

4

tiques furent peu à peu remplacés par des professeurs laïques. Avec eux on écarta aussi leurs livres de classe, ces manuels et ces chrestomathies de peu de volume et écrits en latin, qui dataient encore des écoles de jésuites. Ces vieux livres furent également remplacés par des grammaires nouvelles et des chrestomathies plus volumineuses, écrites en un idiome allemand ou plutôt prussien, pédantesque jargon fort scientifique, fort abstrait et bien moins intelligible pour les jeunes têtes que ne l'avait été le latin des jésuites, cette langue facile, saine et naturelle. De quelque façon qu'on juge les jésuites, on est forcé de convenir qu'ils ont toujours fait preuve de beaucoup de sens pratique dans l'enseignement. Si, guidés par le système que vous savez, ils ont souvent mutilé dans leurs leçons les idées et la pensée de l'antiquité, du moins ils ont beaucoup répandu parmi des auditeurs de toute condition cette connaissance mutilée de l'antiquité, ils ont vulgarisé cette connaissance, ils l'ont pour ainsi dire démocratisée en la faisant entrer dans le peuple. Tout au contraire, avec la méthode prussienne d'aujourd'hui, le savant isolé, l'aristocrate de l'esprit, apprend mieux à connaître l'antiquité et les anciens; mais la grande masse de la population allemande ne garde plus que fort rarement dans sa mémoire quelque bricbe classique, quelque lambeau d'Hérodote, quelque fable d'Ésope ou un vers d'Horace, comme cela avait lieu autrefois, où les pauvres gens avaient encore pour le reste de leurs jours à grignoter

après les anciennes croûtes des tartines quotidiennes de l'école. « Combien un petit bout de latin orne tout l'homme! » me dit un jour un vieux cordonnier qui avait retenu, du temps où il allait avec son petit manteau noir au collège des jésuites, plus d'un beau passage cicéronien des discours contre Catilina, morceaux qu'il citait avec plaisir et avec bonheur contre les démagogues du jour. L'éducation, la pédagogie, étaient la spécialité des jésuites; et quoiqu'ils aient voulu la faire dans l'intérêt de leur ordre, il arrivait souvent que la passion pour la pédagogie en elle-même, l'unique passion humaine qui leur fût restée, gagnait le dessus, de sorte qu'ils oubliaient leur but, la suppression de la raison en faveur de la foi, et qu'au lieu de transformer les hommes en enfants, selon les devoirs de leur ordre, ils transformaient plutôt par l'instruction les enfants en hommes. Les plus formidables héros de la révolution sont sortis des écoles de jésuites, et sans la discipline de ces dernières, le grand mouvement des esprits n'aurait peut-être éclaté qu'un siècle plus tard.

Pauvres pères de la compagnie de Jésus! vous êtes devenus l'épouvantail et le bouc émissaire du parti libéral, mais on a compris seulement ce qu'il y avait de dangereux en vous, et l'on ne vous a pas tenu compte de vos mérites. Quant à moi, je n'ai jamais voulu mêler ma voix aux cris d'alarme de mes confrères qui se prenaient toujours de fureur au seul nom de Loyola, comme des taureaux à qui l'on présente un chiffon de

drap rouge ! et puis, tout en combattant sans relâche pour les véritables intérêts de mon parti, je n'ai parfois, dans le calme de mon âme, pu m'empêcher d'avouer à moi-même, combien il a dépendu souvent des plus petites circonstances du hasard que nous ayons suivi tel parti au lieu de tel autre, et que nous ne nous trouvions pas maintenant dans un camp tout à fait opposé à celui où nous sommes engagés. Sous ce rapport, il me vient souvent à la mémoire une conversation que j'eus avec ma mère, il y a huit ans, lorsque je visitai à Hambourg la bonne et vénérable vieille femme qui était à cette époque déjà octogénaire. Je fus frappé d'une parole qui lui échappa, quand nous nous entretenîmes des écoles où j'avais passé mon enfance, et de mes premiers maîtres qui avaient été presque tous des prêtres catholiques, et parmi lesquels, comme ma mère me l'apprit alors, s'était trouvé plus d'un ancien membre de la compagnie de Jésus. Nous parlâmes beaucoup de notre bon vieux recteur du nom de Schallmeyer, à qui l'on avait confié, pendant l'époque française, la direction du lycée, et qui faisait en même temps un cours de philosophie pour les élèves de la première classe. Dans ce cours il exposait franchement les systèmes grecs même les plus libres et les plus hasardés, dont le scepticisme était effroyablement opposé aux dogmes orthodoxes de la religion catholique. Et il était pourtant le prêtre de cette religion, et il fonctionnait parfois en cette qualité devant l'autel de l'église, revêtu de l'étole

sacerdotale. Je constate ce fait, car je pense qu'un jour, devant les assises du jugement dernier dans la vallée de Josaphat, il se pourrait bien qu'on me comptât comme une circonstance atténuante, d'avoir été admis déjà dans mon âge le plus tendre aux leçons philosophiques dont je viens de parler. Je jouissais de cette faveur pernicieuse à cause des liens d'amitié qui existaient entre le recteur Schallmeyer et notre famille; il s'intéressait particulièrement à moi par le souvenir d'un de mes oncles qui avait été son Pylade, du temps qu'ils étudiaient ensemble à l'université de Bonn. Le brave homme n'oubliait pas non plus que mon grand-père, le fameux docteur Gottschalk de Geldern, l'avait sauvé autrefois d'une maladie mortelle; et il venait souvent chez nous pour conférer avec ma mère sur mon éducation et ma carrière future. C'est dans une de ces conférences, comme ma mère me l'a raconté plus tard à Hambourg, qu'il lui donna le conseil de me destiner à l'Église et de m'envoyer à Rome pour étudier la théologie catholique dans un séminaire de cette ville. Par l'influence des amis que le recteur Schallmeyer possédait parmi les prélats du plus haut rang à Rome, il affirmait être en état de me faire parvenir à une place ecclésiastique des plus importantes. Quand ma mère me raconta cette circonstance, elle exprima ses vifs regrets de n'avoir pas suivi le conseil de ce vieil ami plein de sagacité, qui avait pénétré de bonne heure les penchans de mon caractère, et qui avait bien compris

quelle température spirituelle et physique était la mieux adaptée et la plus salutaire à ma nature. Ma vieille mère s'était souvent reproché depuis d'avoir décliné une proposition aussi raisonnable ; mais à cette époque elle avait rêvé pour moi des dignités mondaines des plus superbes et des plus brillantes. Ensuite elle avait été dès sa première jeunesse une élève de l'école de Rousseau, dont le déisme rationnel allait bien à son caractère rigide et presque puritain ; et encore pour d'autres raisons elle ne pouvait se faire à l'idée que son fils aîné endosserait cette soutane disgracieuse et mal cousue dont elle voyait affublés les ecclésiastiques de mon pays. Elle ne savait pas qu'un *abbate* romain porte ce vêtement tout autrement que les prêtres de l'Allemagne, braves gens sans doute, mais pour la plupart quelque peu mal léchés et d'une propreté équivoque, qui prouve bien qu'ils ne veulent plaire qu'au bon Dieu. Ma mère n'avait jamais vu un *signore abbate* se draper d'une façon coquette et séduisante dans son petit manteau noir, qui est l'uniforme sacré du muscadin tonsuré et du bel esprit à l'eau bénite dans cette ville de Rome, capitale éternelle de la beauté et de la galanterie. Un *abbate* romain ne sert pas seulement l'Église du Christ, mais aussi Apollon et les Muses. Il est leur mignon, et les Grâces lui tiennent l'écritoire quand il compose ses sonnets qu'il récite avec des intonations harmonieuses à l'académie des Arcadiens. Il est connaisseur des arts, et il n'a besoin que de tâter le cou d'une jeune cantatrice

pour pouvoir prédire avec assurance si elle sera un jour une *diva*, une *celeberrima cantatrice*, une de ces *prima donna* qui remuent l'univers. Il se connaît aussi en antiquités, et le torse déterré d'une bacchante grecque lui fournit la matière d'un traité savant, qu'il écrit, en langue latine avec des tournures et des cadences cicéroniennes des plus élégantes, et qu'il dédie respectueusement au chef suprême de la chrétienté, au *pontifex maximus*, comme il s'évertue de l'appeler pour ne pas sortir du style classique. Et surtout quel amateur de tableaux est le *signore abbate*, qui visite les peintres dans leurs ateliers, et qui leur communique sur leurs modèles féminins les plus fines observations anatomiques! L'auteur de ces aveux aurait été précisément du bois dont on peut tailler de tels *abbate*. J'aurais flâné avec le plus ravissant *dolce far niente* à travers les bibliothèques, les galeries, les basiliques et les ruines de la ville éternelle, étudiant au milieu des jouissances et jouissant au milieu des études, et j'aurais lu la messe devant l'auditoire le plus distingué; je serais aussi monté en chaire, pendant le carême, pour prêcher la sévérité des mœurs, sans cependant devenir jamais fastidieux par des paroles trop austères, et sans blesser jamais les oreilles et les consciences délicates — j'aurais surtout édifié les dames romaines, et grâce à leur patronage et à mes mérites, je serais peut-être parvenu aux plus hauts grades dans la hiérarchie de l'Église, je serais peut-être devenu un *monsignore*, un bas-violet, même le chapeau rouge eût

pu me tomber sur la tête — et comme, d'après le proverbe, « il n'est pas de tout petit prétrillon qui ne voudrait devenir un tout petit pape, » je serais à la fin peut-être arrivé au faite même du pouvoir souverain du Vatican — car, bien que je ne sois pas ambitieux de mon naturel, je n'aurais cependant pu refuser d'accepter le pontificat, si le choix du conclave était tombé sur moi. La dignité papale est en tout cas un emploi très-honorable et en même temps très-lucratif, et je suis sûr qu'élu par le sacré collège, j'aurais assez bien su m'acquitter des fonctions de mon nouveau rôle. Je me serais nonchalamment assis sur le siège de Saint-Pierre, tendant ma jambe pour le baise-pied à tous les pieux chrétiens, autant clercs que laïques. Je me serais également, avec le plus parfait sang-froid, fait porter en triomphe à travers les arcades de la grande basilique, et seulement dans le cas le plus chancelant je me serais tant soit peu cramponné aux bras du fauteuil d'or, que six camériers vigoureux portent sur leurs épaules; à mes deux côtés auraient marché des capucins avec des cierges allumés, et des laquais galonnés tenant en l'air d'énormes plumbeaux de paon pour éventer ma tête couronnée de la tiare — tout à fait comme cela se voit dans le fameux tableau de la Procession papale d'Horace Vernet. Avec la même componction sacerdotale, avec le même sérieux absolu — car je puis être très-sérieux, quand c'est absolument nécessaire — j'aurais aussi donné du haut du Latran la bénédiction annuelle à toute la chrétienté.

Revêtu de tous les ornements pontificaux, la triple couronne sur le front et entouré d'un état-major de chapeaux rouges et de mitres d'évêque, de chasubles étincelantes d'or et de pierreries, et de frocs de moines de toutes les couleurs, ma Sainteté, debout sur un balcon richement orné de tapis de Perse, se serait montrée à la foule innombrable prosternée à genoux, la tête baissée, bien en bas sous mes pieds, et fourmillant au loin, à perte de vue — et j'aurais tranquillement étendu mes deux mains et donné la bénédiction à la cité de Rome et au globe entier, *Urbi et orbi*.

Mais, comme tu le sais bien, cher lecteur, je ne suis pas devenu pape ni cardinal non plus, pas même un tout petit chanoine, et de même que dans la hiérarchie du monde je n'ai gagné dans celle de l'Église ni places ni dignités. Je ne suis, comme disent les gens, arrivé à rien sur cette belle terre; je ne suis devenu rien, rien qu'un poète. Mais non, je ne veux pas m'abandonner à une humilité hypocrite et déprécier ce beau nom de poète. On est beaucoup quand on est poète, et surtout quand on est un grand poète lyrique en Allemagne, parmi ce peuple qui en deux choses, la philosophie et la poésie lyrique, a surpassé toutes les autres nations. Je ne veux pas, avec la fausse modestie inventée par les gueux, renier ma gloire. Aucun de mes collègues n'a conquis le laurier de poète à un âge aussi jeune que moi, et si mon compatriote Wolfgang Goëthe chante avec complaisance, « que le Chinois, d'une main tremblante, peint

sur verre Werther et Charlotte, » je puis de mon côté, pour continuer sur la même gamme ethnographique, opposer à cette réputation chinoise une plus fabuleuse encore, c'est-à-dire une réputation japonaise. Lorsqu'il y a douze ans je me trouvais un jour ici à Paris, à l'hôtel des Princes, auprès de mon ami Henri Woehrmann de Riga, celui-ci me présenta un Hollandais qui revenait justement du Japon après y avoir passé trente ans dans la ville de Nangasaki, et qui désirait vivement de faire ma connaissance. C'était le docteur Burger, qui publie maintenant à Leyden, avec le savant Seybold, le grand ouvrage sur le Japon. Ce Hollandais me raconta qu'il avait appris l'allemand à un jeune Japonais qui, plus tard, avait fait imprimer mes poésies en traduction japonaise, et que c'avait été le premier livre européen qui eût paru dans la langue du Japon. — Le brave Néerlandais ajoutait que je trouverais du reste sur cette curieuse traduction un long article dans la Revue anglaise de Calcutta. J'envoyai aussitôt dans plusieurs cabinets de lecture, mais aucune des savantes directrices de ces établissements ne put me procurer la Revue de Calcutta, et je me suis aussi adressé vainement dans ce but à M. Julien et à M. Paultier, ces antagonistes érudits qui ont enrichi la science de deux grandes découvertes : M. Julien le fameux sinologue a découvert que M. Paultier ne sait pas le chinois, tandis que M. Paultier le grand indianiste a découvert que M. Julien ne sait pas le sanscrit; ils ont publié beaucoup de

livres sur ce sujet à la fois très-important et très-intéressant pour le public.

Depuis lors, je n'ai pas fait d'autres recherches sur ma gloire japonaise. Dans ce moment elle m'est aussi indifférente que, par exemple, la gloire que je possède dans les îles de Finlande. Hélas! la gloire, cette manne sucrée, douce comme l'ananas et la flatterie, elle s'est changée en amertume pour moi depuis bien longtemps, et elle me semble maintenant amère comme l'absinthe. Je puis dire comme Roméo : « Je suis le fou de la Fortune. » Je me trouve à présent devant la grande marmite, mais je manque de cuillère. A quoi cela me sert-il qu'on boive à ma santé au milieu des festins, dans des coupes d'or et avec les vins les plus exquis, si pendant ces ovations, loin et isolé de tous les plaisirs du monde, je ne puis humecter mes lèvres qu'avec une fade tisane ! A quoi cela me sert-il que toutes les roses de Schiras s'épanouissent et brûlent pour moi, éclatantes de tendresse — hélas ! Schiras est situé à deux mille lieues de cette triste chambre de malade que j'occupe depuis si longtemps, et où je ne sens d'autres parfums que par hasard ceux de serviettes chauffées. Hélas ! la moquerie de Dieu pèse sur moi. Le grand auteur de l'univers, l'Aristophane du ciel, a voulu faire sentir vivement au petit auteur terrestre, au soi-disant Aristophane allemand, à quel point ses sarcasmes les plus spirituels n'ont été au fond que de pitoyables piqûres d'épingle, en comparaison des coups de foudre de la satire, que

Phumour divin sait lancer sur les chétifs mortels. —

Oui, l'amer flot de railleries, que le grand maître déverse sur moi, est terrible, et ses épigrammes sont cruelles à faire frémir. Je reconnais humblement sa supériorité, et je me prosterne devant lui dans la poussière. Cependant, quelque faible que soit ma verve créatrice, en la comparant à celle du grand créateur, il n'en brille pas moins dans ma tête la raison éternelle, et j'ai le droit de citer devant le tribunal de cette raison et de soumettre à sa critique respectueuse la plaisanterie de Dieu, mon Seigneur et maître. C'est ainsi que tout humblement j'ose faire observer d'abord que la plaisanterie atroce qu'il m'inflige, me semble se prolonger un peu trop; voilà plus de six ans qu'elle dure, ce qui finit par devenir ennuyeux. Puis je voudrais aussi faire remarquer en toute humilité que cette plaisanterie n'est pas neuve, que le grand Aristophane du ciel s'en est déjà servi à mainte autre occasion, et qu'il a commis ainsi un plagiat sur ses propres œuvres. A l'appui de ce que je viens d'avancer, je citerai un passage de la *Chronique de Limbourg*. C'est un livre très-intéressant pour ceux qui veulent s'instruire sur les mœurs et les coutumes de l'Allemagne du moyen âge. Cette chronique décrit, comme un journal de modes, les costumes et d'hommes et de femmes qui étaient en vogue à chaque période; elle donne aussi des renseignements sur les airs nouveaux qu'on chantait chaque année, et elle reproduit quelquefois le commencement de la chanson. Par

exemple, elle rapporte de l'année 1480 qu'on tambourinait et chantonnait alors dans toute l'Allemagne des chansons plus douces et plus charmantes que toutes celles dont on avait eu connaissance auparavant dans les pays germaniques, et que jeunes et vieux, surtout les femmes, en raffolaient jusqu'au délire, de sorte que du matin au soir on les entendait résonner. Mais ces chansons, ajoute la chronique, avaient été composées par un jeune clerc atteint de la lèpre et vivant à l'écart de tout le monde, dans quelque endroit désert. Tu n'ignores pas, cher lecteur, quelle maladie affreuse c'était que la lèpre au moyen âge, et que les pauvres gens affligés de ce mal incurable étaient repoussés de toute société et devaient se tenir à distance de tout être humain. Des morts vivants, enveloppés jusqu'aux pieds d'un froc gris et le capuchon rabattu sur le visage, se promenaient portant à la main une énorme cliquette, appelée cliquette de saint Lazare, avec laquelle ils annonçaient leur approche, afin que chacun pût à temps les éviter. Le pauvre clerc, dont la susdite *Chronique de Limbourg* rapporte la gloire qu'il s'était acquise comme chansonnier, était donc un tel lépreux, et il se morfondait dans les tristes solitudes de sa misère, tandis que, joyeuse et chantante, toute l'Allemagne applaudissait à ses poésies. Oh! cette gloire aussi était la moquerie de Dieu, la cruelle moquerie qui, au fond, est toujours la même, quoiqu'elle ait paru alors sous le costume plus romantique du moyen âge. Le roi blasé d'Israël et de Juda

disait avec raison : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » — Peut-être ce soleil lui-même n'est-il qu'une vieille plaisanterie réchauffée, une redite brillante qui, rapiécée de nouveaux rayons, étincelle maintenant là-haut d'une façon si éblouissante !

Parfois, dans mes sombres visions nocturnes, je crois voir devant moi le pauvre clerc lépreux de la *Chronique de Limbourg*, mon frère en Apollon, et à travers le capuchon gris ses yeux souffrants me regardent d'un air fixe et étrange ; mais au même moment il disparaît, et j'entends se perdre au loin, comme l'écho d'un rêve, le craquement sourd de la cliquette de saint Lazare.

FIN.